



Maurice Barrès

Un jardin sur l'Oronte

2003 - Reservados todos los derechos

Permitido el uso sin fines comerciales

Maurice Barrès

Un jardin sur l'Oronte

p1

à la fin d' une brûlante journée de
juin 1914, j' étais assis au bord de
l' Oronte dans un petit café de l' antique
Hamah, en Syrie. Les roues ruisselantes
qui tournent, jour et nuit, au
fil du fleuve pour en élever l' eau
bienfaisante, remplissaient le ciel de leur
gémissement, et un jeune savant me
lisait dans un manuscrit arabe une
histoire d' amour et de religion... ce
sont de ces heures divines qui demeurent
au fond de notre mémoire comme un
trésor pour nous enchanter.

p2

Pourquoi me trouvais-je ce jour-là
dans cette ville mystérieuse et si sèche
d' Hamah, où le vent du désert soulève
en tourbillons la poussière des
croisés, des séleucides, des assyriens,
des juifs et des lointains phéniciens ?
J' y attendais que fût organisée une
petite caravane avec laquelle j' allais
parcourir les monts Ansariehs, pour
rechercher dans leurs vieux donjons
les descendants des fameux haschischins.
Et ce jeune savant, un irlandais,
chargé par le british museum des
fouilles de Djerablous sur l' Euphrate,
une heureuse fortune venait de me le
faire rencontrer qui flânait comme moi
dans les ruelles du bazar.
Deux européens perdus au milieu
de ces maisons aveugles et muettes,

sous un soleil torride, ont tôt fait de

p3

s'associer. C' était d' ailleurs, cet irlandais,
un de ces hommes d' imagination
improvisatrice qui savent animer chaque
minute de la vie et chez qui l' effroyable
chaleur de l' été syrien développe cette
sorte de poésie qui vient du frémissement
des nerfs à nu, une poésie d' écorché
vif. Après avoir parcouru la ville
et poussé jusqu' aux jardins, qui la
prolongent durant quelque cent mètres
sur le fleuve, nous avons vu tout et
rien. Quel esprit se cache dans Hamah ?
à quoi songent ces syriens ? On voudrait
comprendre, on voudrait apercevoir dans
ce décor monotone, au
coeur de ces petites maisons, toutes
pareilles et toutes fermées, plus que
des intérieurs de patios, des intérieurs
d' âmes.

-ne pensez-vous pas, me dit l' irlandais,

p4

que le mieux serait maintenant
que nous cherchions des antiquités ?
Un indigène nous conduisit devant
une porte qu' il heurta d' une suite de
coups convenus, et après quelques
pourparlers et les cinq minutes qu' il fallut
pour que les femmes se retirassent,
nous fûmes introduits dans un divan,
où, le café servi, un juif nous montra
ses trésors : deux ou trois bustes
funéraires de Palmyre, qu' il débarrassa des
linges qui les enveloppaient comme les
bandelettes d' une momie, des monnaies
d' or et d' argent à l' effigie des empereurs
syriens, et un manuscrit arabe.

-le manuscrit, me dit l' irlandais,
après un examen rapide, est d' une écriture
médiocre, mais à première vue il
me semble très curieux. Il pourrait
être d' un de ces métis d' occidentaux

p5

et d' indigènes que les croisés appelaient, ici, des poulains et, en Grèce, des gasmules. Les poulains (d' où vient ce nom, je l' ignore) étaient les produits de père franc et de mère syrienne, ou de père syrien et de mère franque. Leurs écrits sont rares, et, comme vous pensez, d' un esprit plutôt singulier. Il est vraisemblable que l' auteur de la chronique grecque de Morée était un gasmule, et le récit que voici peut provenir de quelque poulain appartenant à la maison d' un baron à qui le rattachait sa naissance et qu' il servait comme interprète pour les langues orientales.

C' était une heureuse trouvaille. Mon compagnon acheta les précieux feuillets, je choisis une pièce d' or d' Héliogabale où figure la pierre noire qu' adorait ce jeune dément, et nous allâmes nous

p6

asseoir au petit café sous les peupliers de l' Oronte.

Quelques arabes commençaient d' y arriver, car le soleil descendait sur l' horizon, et déjà les colombes et les hirondelles ouvraient leurs grands vols du soir. Mon savant se plongea dans l' examen de son grimoire, et moi, sous les beaux arbres, -pareils aux arbres de chez nous, mais qu' ici l' on bénit de daigner exister et fraîchir à la brise, -en face de cette eau de salut et devant ces humbles roues de moulin élevées à la dignité de poèmes vivants, je goûtai la volupté de ces vieilles oasis d' Asie, accordées invinciblement avec les pulsations secrètes de notre âme. Inexplicable nostalgie ! à quel génie s' adressent les inquiétudes que fait lever dans notre conscience un décor

p7

si pauvre et si fort ? Qu' est-ce que
j' aime en Syrie et qu' y veux-je rejoindre ?
Je crois que j' y respire, par-dessus les
quatre fleuves, un souvenir des délices
du jardin que nous ferma jadis l' épée
flamboyante des keroubs.

-oui, vraiment, une histoire curieuse,
dit l' irlandais, au bout d' une
heure qu' il avait passée sans lever le
nez de dessus son texte, et d' autant
plus intéressante pour nous qu' elle se
déroule dans la région. Avez-vous vu
sur l' Oronte, en venant d' Homs et non
loin du village de Restan, les ruines
d' un château et d' un monastère ?
Certaines cartes les indiquent sous le nom
de qalaat-el-abidin, la forteresse des
adorateurs. C' est là que vivait au
treizième siècle (j' avoue que je viens
de l' apprendre) un de ces roitelets

p8

voluptueux et lettrés, innombrables dans
les annales du monde musulman, qui
passaient leur vie au milieu de leurs
femmes à écouter des vers et de la
musique et à discuter sur des nuances
grammaticales ou sentimentales, en
attendant que pour finir, soudain, ils
disparussent dans un coup de vent comme
meurent les roses.

-bravo ! Lui dis-je, voici du renfort.
Hamah, cette après-midi, sous le
soleil, était vide et sans âme. La nuit
descend, faites-moi donc l' immense plaisir
de la peupler et d' y appeler ce fou
et ces folles pour qu' ils nous distraient.
-à vos ordres, me répondit-il en
riant, et vous allez voir une rare collection
de jeunes beautés arabes et
persanes, toute une série de tulipes
éclatantes au coeur noir. Mais faites

p9

attention que les orientaux écrivent des annales plutôt que de l'histoire. Ils juxtaposent les faits sans les lier ni les organiser, et je ne vous avancerais guère en vous traduisant tel quel ce sommaire. Laissez-moi vous dire à mon aise, sans m'astreindre au mot à mot, comment je crois le comprendre, et rappelez-vous les vers de Saadi (peut-être les écrivait-il sur cette berge de l'Oronte) : " le gémissement de la roue qui élève les eaux suffit pour donner l'ivresse à ceux qui savent goûter le breuvage mystique. Au bourdonnement d'une mouche qui vole, le souffi éperdu prend sa tête entre ses mains. L'ineffable concert ne se tait jamais dans le monde ; seulement l'oreille n'est pas toujours prête à l'entendre. " -allez, allez, mes oreilles et mon

p10

coeur sont prêts. On s'ennuie trop dans cette Hamah sans âme. Est-ce la peine d'y venir de si loin pour y manquer à ce point de musique ! Lisez-moi votre histoire d'or, d'argent et d'azur. Jamais vous n'aurez d'auditeur mieux disposé que je ne suis, ce soir, à goûter le concert de l'Asie.

Et voici ce que me conta, tard dans la nuit, ce jeune irlandais, commentant très librement son texte... croyez-vous qu'il m'ait mystifié et sous couleur d'adaptation conté une histoire de son cru ? Quelqu'un m'a dit qu'il y retrouvait des vers de poètes orientaux, qui n'étaient pas nés à l'époque où se passe ce drame, et, chose plus étrange, quelques lambeaux d'Euripide. Je ne sais que répondre. Ces irlandais sont de prodigieux fabulistes, et je me rappelle

p11

comment Oscar Wilde, s' il avait un
cerle à son goût, racontait avec des
airs de magicien des histoires qu' il jurait
exactes et qui étaient de purs mensonges.
Eh bien ! Le beau grief ! Qu' importe
que mon compagnon ait relevé
de sa fantaisie la sécheresse d' un vieux
manuscrit ! Toute une nuit, j' ai vu
grâce à lui voltiger sur l' Oronte un beau
martin-pêcheur... un oiseau bleu sous
les étoiles, c' est impossible ? Pourtant
mes yeux l' ont vu. Puissé-je l' amener
tout vivant sous les vôtres !

p13

chapitre I :

un jour l' émir de Qalaat reçut une
ambassade des chrétiens de Tripoli,
désireux d' établir avec lui des rapports
de bon voisinage. Il accueillit avec
empressement ces porteurs du rameau vert,
car il ne rêvait que de jouir en paix de
ses richesses, de ses beaux jardins et de
son harem, qui passait pour le mieux
composé de l' Asie. à leur tête se trouvait
un chevalier de vingt-quatre ans,
sire Guillaume, plein de coeur, de franchise

p14

et d' élan, et qui, malgré sa jeunesse,
avait été choisi pour cette mission,
parce qu' il excellait dans l' art de
bien dire, comme les fameux chevaliers-poètes,
et qu' arrivé de France à seize ans,
il s' était mis merveilleusement à
parler l' arabe. Tout de suite il plut à
l' émir qui avait le goût de renouveler
ses plaisirs en les étalant devant un
étranger. Et bientôt ils ne se quittèrent
plus.

L' émir l' emmenait à la chasse au
faucon, et le reste du temps le promenait
dans ses jardins et ses palais, où le
jeune chrétien admirait toutes choses
avec un entrain inépuisable.

Les jardins de Qalaat étaient réputés parmi les plus beaux de la Syrie, dans un temps où les arabes excellaient dans l'art d'exprimer avec de l'eau et des

p15

fleurs leurs rêveries indéfinies d'amour et de religion. On y voyait les fameuses roses de Tripoli, qui ont le cœur jaune, et celles d'Alexandrie, qui ont le cœur bleu. Au milieu de pelouses parfumées de lis, de cassis, de narcisses et de violettes, rafraîchies par des ruisseaux dérivés de l'Oronte, et ombragées de cédrats, d'amandiers, d'orangers et de pêchers en plein vent, étaient dispersés de légers kiosques, tous ornés de soies d'Antioche et de Perse, de verreries arabes et de porcelaines chinoises. Mais rien n'approchait des magnificences accumulées dans la forteresse.

Au milieu de ces merveilles, le jeune chevalier-poète riait et chantait toute la journée, et l'émir aimait à le faire passer sous les fenêtres des kiosques où se tenaient ses femmes, afin qu'elles

p16

eussent l'amusement de voir un si curieux personnage. Elles l'admiraient et se gardaient bien de le dire. Mais lui, au bout de quelques semaines, il éprouva un certain vide. Quelque chose manquait à ces délices. Ces divans de soie semblaient dans l'attente d'une présence qui les animât. Quand il traversait les jardins, il voyait sur le sable des empreintes très fines comme en laissent les gazelles, et des coussins parfumés épars sur les pelouses gardaient l'empreinte des corps charmants qui s'y étaient appuyés.

-seigneur, c'est splendide, dit-il un matin à l'émir, mais pour compléter ces magnificences ne faudrait-il pas un

peu de fraîcheur, le chant d' une flûte,
un rire joyeux, des cris, des larmes, la
vie ?

p17

-quelle musique veux-tu que mes
musiciens te jouent et quel vin
désires-tu que je te fasse verser ?
-je pense à une ivresse qui s' acquiert
sans vin ni musiciens. Nous
n' avons pas vos richesses, mais, dames
et chevaliers, nous nous réunissons
parfois pour entendre des histoires de
guerre et d' amour. Dernièrement on
nous a récité le merveilleux enchantement
de Tristan et d' Iseult, et nous nous
réjouissions à regarder de jeunes visages
émus par les mêmes sentiments qui
nous troublaient.
-crois-tu, dit l' émir, que je sois
comme le paon qui étale au dehors
toutes ses richesses ? Mes tapis, mes
pierreries, mon pouvoir même, qu' est-ce
que tout cela, si je n' avais pas en
secret quelque chose de plus beau ?

p18

Ce soir-là, il pria Guillaume à souper
dans la salle d' honneur de la forteresse.
Tous deux seuls, ils étaient assis
sur des tapis devant des plateaux qui
portaient leur repas. L' air de la nuit
circulait librement par les hautes et
larges fenêtres et répandait une délicieuse
fraîcheur en agitant une gerbe
d' eau, jaillie d' un bassin de marbre au
centre de la pièce. Les flammes dansantes
des torches laissaient mal distinguer
les figures de perroquets, de
gazelles et de lièvres qui décoraient les
frises, les poutres et les panneaux. Une
profonde tribune sous laquelle ils étaient
installés demeurait dans une complète
obscurité.
Tandis que dans une pièce voisine

les musiciens jouaient, l'émir fit boire
force vins à son compagnon, puis au

p19

moment qu'il crut favorable, leur ayant
crié de se taire, il l'invita à lui raconter
Tristan et Iseult.

Le jeune homme ne se fit pas prier.

Il dit comment ces deux-là burent le
philtre d'amour et s'aimèrent invinciblement
à travers toutes les misères,

et comment nous devons leur pardonner
leurs fautes, parce qu'aucun de nous,
jeune ou vieux, n'est sûr qu'il ne va pas
rencontrer l'être dont il subira jusqu'à
la mort la fascination. Il allait poursuivre
de tout son élan, mais voici

qu'ayant cru soudain entendre de légers
bruits de soie froissée, il s'arrêta
net et leva la tête vers la tribune
obscur.

-ce n'est rien, sire Guillaume, dit
l'émir ; ce sont les souris qui attendent
la fin de notre repas pour en

p20

prendre les miettes. Continuez votre
beau récit.

Guillaume continua, et puis de nouveau
ayant entendu comme des chuchotements :

-seigneur, dit-il, je crois que les
souris de Qalaat aiment autant les
histoires qu'aucun bon dîner.

Cette réflexion égaya beaucoup
l'émir. Il se livra à un accès d'un rire
désordonné, en donnant de petits coups
d'amitié avec le plat de la main sur
l'épaule de Guillaume et lui demanda :

-pourquoi, sire Guillaume, me quitter
si rapidement ? Vos compagnons et
mes conseillers viennent de s'entendre
sur les termes du traité. Nous concluons
une trêve de dix ans, dix mois, dix
jours et dix heures. Plaise au ciel que
j'en fasse autant avec le prince d'Antioche !

p21

Restez donc avec nous quelque
temps, puisque nous allons jouir de la paix.
-seigneur, ce n' est pas seulement
pour la guerre que je suis venu en Asie.
-et pourquoi encore, sire Guillaume ?
-pour quelque chose que m' a dit
ma mère.
-qu' est-ce donc ?
-ma mère m' a raconté des histoires
de ceux qui se sont aimés jusqu' à
la mort, d' un amour si irrésistible
qu' ils l' avaient éprouvé avant même
de s' être rencontrés, et elle me disait :
" si j' étais un garçon, je m' en irais
chercher à travers le monde le bonheur qui
m' est destiné. " c' est ainsi que je suis
venu près du tombeau du Christ. Je me
suis croisé pour faire de grandes choses,

p22

pour gagner mon paradis dans le ciel
et sur la terre. J' espérais voir des anges
avant même que de mourir. Mais après
huit années je pense qu' il y avait dans
mon rêve de la démesure, et maintenant
je veux rentrer dans mon pays, où
ma mère n' est plus, avec l' idée de trouver
au chevet de notre église, près de
la rivière, l' ange ou la fée que m' a
refusé l' Asie.
Cette chaleur d' extravagance plut à
l' émir, et il désira encore plus garder
auprès de lui ce jeune homme qui lui
excitait l' esprit.
Après un silence, il dit à Guillaume :
-dans votre pays et d' après vos
coutumes, si l' un de vous possède une
jeune merveille, il la montre à ses
amis ?
-certainement ! Nous portons ses

p23

couleurs, et si nous voulons conquérir
l'estime de tous, c'est pour lui faire
honneur publiquement.
-vous avez raison ! Si l'on entend un
rossignol, on dit à son ami : " écoute ! "
si l'on a dessiné et planté un beau jardin,
on est content que d'autres l'admirent
par-dessus le mur. Eh bien ! Le
chant de flûte que tu réclames, l'ivresse
sans vin ni musiciens, tout cela je l'ai
dans un de mes kiosques. Tu sais qu'une
touffe de poil blanc au front d'un cheval
dénote la pureté du sang et la finesse
de la race : je possède cette jeune jument
au front étoilé de blanc... il ne faut pas
que tu désespères de trouver ce que ta
mère t'annonçait. Le paradis existe sur
terre, et tu ne quitteras pas Qalaat sans
avoir soupçonné ce que peuvent être
les anges des nuits d'Asie.

p24

Il disait ces folies à cause de cette
mauvaise vanité qu'il avait de ne jouir
des choses que si on l'enviait, et puis
sous l'influence de la plus romanesque
de ses femmes.

p25

chapitre ii :
le lendemain soir, l'émir, quand la
lune mettait son mystère sur les feuillages,
conduisit Guillaume à travers les
jardins, dont nul n'avait jamais obtenu
l'entrée à ces heures de nuit. Les roses
dormaient sur les rosiers et, près des
roses, les rossignols, et dans les kiosques
veillaient les sultanes. Ces minces petites
lumières, le parfum des fleurs et le
silence faisaient une si violente promesse
de bonheur que l'on sentait qu'il

p26

allait éclater quelque enchantement.

Les deux hommes s'assirent sur des
tapis, au-dessous d'un balcon obscur
qu'enveloppaient de longues glycines.
On entendit un bruissement de plantes
et de soies froissées, puis une voix
saisissante s'éleva :

" la rose, dans sa brève saison, se
hausse par-dessus les clôtures, et le
rossignol l'émerveille en lui racontant
l'univers... rose fortunée de courir le monde,
en esprit, sur l'aile du rossignol ! Moi,
j'ignore les voyages, les périls, l'étonnement,
et si la rose tient ses couleurs
des blessures du rossignol, nul cœur,
devant moi, ne saigne. "

il y eut un silence plein de ténèbres
et de parfum, et puis la voix reprit :
" les fleurs ont-elles vécu avant que
le maître ait passé ? Dans les jardins

p27

déserts et sur les tapis éclatants, que de
proie pour la douleur et pour l'amour ! "
quand la musulmane chantait, les
paroles, pourtant si tendres, faisaient
la moindre importance de cet enchantement.
Mais un cœur fier éclatait, une
eau fraîche jaillissait, sur des mains
brûlantes de fièvre. Elle murmurait des
cris insensés qui enthousiasment le
sang : " je suis vivante " , ou bien " je
suis reconnaissante " , et les mots " jeunesse "
et " mourir " , et l'on était épouvanté
de se sentir ravi d'une mortelle
poésie. Après chaque strophe, elle avait
une pause, un temps de rêverie, puis une
sorte de gémissement, en notes vagues,
et suspendait de se raconter pour qu'on
suivît mieux son sillage, comme la fusée,
à mi-route des étoiles, épanouit son cœur
brûlant et retombe en gerbe de feu.

p28

-eh quoi ! Se disait le jeune homme,
serions-nous deux dans le monde ?

Ce n' était pas des confidences qu' elle murmurait, ce soir, aux étoiles. Ce n' était aucun appel, ces cadences caressantes, mais à ciel ouvert les états d' une conscience brûlant au fond du harem. Les mots mal discrets, sa voix les enveloppait d' un tendre mystère. Jamais elle ne désignait tout droit un sentiment ; elle l' entourait, le dessinait, comme font les pas d' une danseuse, et le jetait de ses deux mains tout vif dans les âmes. Par cette chaude nuit violette, son chant soulevait des mousselines, lamées d' or et d' argent, pour découvrir, croyait-on, les heures secrètes d' une jeune femme, mais déjà il s' enfuyait, et sa confiance, toujours reprise et refusée, en mêlant à d' extrêmes douceurs des minutes d' irritation,

p29

blessait mortellement le coeur. Sans lassitude, la sarrasine, multipliant ses thèmes dans la nuit, égrena sur la roseraie le rosaire de ses nocturnes. à la fois chaste et brûlante, elle montait de la langueur au délire, pour redescendre au soupir, et parfois endolorie comme un papillon dans les mailles d' un filet, d' autres fois guerrière et prête à tuer, elle faisait jaillir du ciel et de la terre tout ce qu' ils peuvent contenir de pathétique voluptueux. " elle va mourir, pensait le jeune homme. On a vu des rossignols expirer dans leur cantilène. Comment une telle force ne brise-t-elle pas un gosier de femme ! Est-ce donc un monstre qui palpite sous ces glycines du balcon ? "

p31

chapitre iii :
cette soirée transforma le jeune homme. Ces palais, leurs richesses, leurs eaux fraîchissantes, leur éclat, qu' il avait jusqu' alors admirés d' un coeur assez

atone, reçurent un sens de la volupté
que la sarrasine en pouvait ressentir,
et dans ces jardins pleins d'ennui, les
roses, les lis et les cyprès s'humanisèrent
d'une espèce de parenté avec cette fée.
De son côté l'émir éprouva un
renouveau de plaisir à constater sur

p32

cet étranger la puissance de sa merveille
secrète, et quand Guillaume lui dit :
" seigneur, tandis que cette péri chantait,
j'ai compris comment ceux qui
meurent sans péché ne se lassent jamais
des harpes du paradis ", l'imprudent,
touché de folie, se laissa aller à répondre :
-ah ! Si tu la voyais !
Une si folle exclamation prouve combien
les moeurs de l'islam s'étaient relâchées
en Syrie, au voisinage des chrétiens.
Mais l'on peut croire aussi que la
sarrasine avait manoeuvré pour mettre
une distraction dans la monotonie des
heures du harem.
Guillaume essaya d'éviter une entrevue
qu'il craignait et désirait. Certains
mots de ce chant céleste étaient
venus le blesser comme les coups d'une
lance d'argent. " chez ma mère et chez

p33

mes soeurs, qui ressemblaient à des
religieuses, il y avait, se disait-il,
quelque chose de cette douceur de voix et de
ce ressort de l'âme, et dans mon église
d'enfance les hymnes montaient parfois
sous les voûtes avec cette véhémence,
qui donne envie de mourir. Alors comment
se fait-il que j'éprouve à l'idée de
voir cette dame une sorte de crainte
sacrée ? "
il dut céder à son hôte et à la fatalité.
Une après-midi, Guillaume, sous les
arcades d'une cour intérieure, attendit
avec l'émir que la sarrasine parût. Il

eût voulu, agenouillé dans l' ombre, et sa figure dans les mains, admirer sans être vu ce cantique vivant. Enfin, il y eut, sur les dalles, le piétinement d' un groupe de femmes, et les tentures écartées,

p34

l' ange du désir apparut à visage découvert. Ce fut comme si l' on étalait à nu devant le jeune homme les secrets de son propre coeur. La figure de cette élue, ainsi qu' avait fait son chant, le révéla à lui-même, et le conduisit aux sources de sa vie : il crut voir paraître, avec des visages de beauté et de bonté, toute la suite de femmes dont il était issu et les étoiles que ses plus secrets désirs appelaient.

-c' est ma soeur du ciel, se dit-il, et je l' aurais aimée avec une plaie sur la joue.

Ses voiles étaient brodés de grandes glycines et son écharpe peinte. Son visage et tout son être exprimaient la même mélodie que son chant, sans doute la musique d' une âme faite d' amour et de grâce, et dont la flamme immortelle

p35

jaillissait de ses grands yeux. Ses petits seins et tout son corps se dessinaient sous une tunique d' azur et de cramoisi, dans un gilet d' or, boutonné par de grosses perles, au-dessus d' une ceinture de gaze, et de larges pantalons de soie orange serraient sa cheville où jouait un anneau d' or.

Elle répandait autour d' elle une joie étincelante, aussitôt suivie du mélancolique sentiment que nulle minute ne peut être fixée. Et par ce chemin de tristesse on pénétrait jusqu' aux mondes qu' elle portait dans son coeur. Mais comment le jeune chrétien se fût-il orienté dans ce ciel de lumière, quand

il était submergé sous les songes d' amour
et les désirs de mort ?

Il crut voir du fond de son rêve, le
sang lui bourdonnant aux tempes et

p36

au coeur, l' émir qui voulait qu' elle
chantât, tandis qu' elle, debout, les yeux
baissés et semblant fermer ses paupières
sur une image frémissante, restait
plusieurs minutes à répéter en
esprit sa chanson pour elle seule. Il la
contemplait. Elle rassemblait ses forces
et faisait le plein dans son coeur. On
eût dit un aiglon qui va risquer son
premier vol. Quelle présence de la jeunesse,
de la beauté et de tout ce qu' il y a de
pur dans le monde ! Son sourire d' azur
et d' argent avait l' éclat de la mer, le
matin, quand elle se brise au rivage du
Liban. Deux femmes debout derrière
elle semblaient prêtes à la retenir, soit
qu' elle s' évanouît, soit qu' elle voulût
regagner trop tôt le ciel des péris, et
avec des mots de nourrice l' encourageaient,
tandis qu' elle paraissait dire :

p37

" je ne puis pas, vous voyez bien que je
vais mourir ! " et ses poignets, ses petites
mains aux ongles roses avaient autant
d' expression que son visage pour révéler
la timidité de son âme. Enfin elle s' approcha,
et, s' appuyant sur l' épaule de
son maître, le pria sans paroles qu' il la
dispensât de chanter.

L' émir fut flatté de cette angoisse
qu' elle éprouvait à paraître devant un
étranger, et l' imprudent ne désira que
davantage obtenir d' elle ce qu' il lui
fallait pour l' instant ajourner. Quant au
jeune chrétien, il songeait en lui-même :
" l' inconnu qui pleure, à la tombée du
soir, en écoutant le muezzin, est plus
près de ce haut chanteur inconnu que

ce musulman du coeur de cette femme
qu' il prendra cette nuit dans ses bras.
Sans illusion d' espoir, je veux qu' elle

p38

agisse sur mon âme et qu' elle y fasse
prévaloir mes parties les meilleures. "
il comprenait qu' il avait entendu un
chant magique et pour la vie subi une
toute-puissante fascination.

p39

chapitre iv :

l' émir n' épuisait pas sa satisfaction
de l' éblouissement du jeune chrétien :
-songe, lui disait-il, aux milliers
de roses qu' il fallut presser pour obtenir
une goutte d' un tel parfum ! Ses mère
et grand' -mères ont toujours vécu dans
le sérail des rois ; si haut que la mémoire
remonte, elle a pour aïeux les chefs qui
commandaient à Damas, à Homs, à
Hamah, et l' Asie ne peut rien fournir
de mieux. C' est une réussite qu' après

p40

nous, plus jamais, aucun homme ne
reverra. Mais de la roseraie où Allah
fit cette vendange, une douzaine d' autres
jeunes femmes que je possède exhale
le parfum. Je puis te les montrer.
écoute, reste avec nous, je t' en donnerai
une à respirer.
Guillaume avoua qu' il ne pensait plus
à partir.
Alors l' émir l' embrassa et lui dit :
-ami chrétien, rentre dans ta maison,
et dès ce soir tu verras venir celle
que l' on a choisie pour toi, une toute
jeune beauté qui n' a pas encore éprouvé
la vie, mais en qui la sagesse habite.
Guillaume ressentait bien quelque remords
de laisser repartir ses compagnons
et de demeurer en païennerie,

mais sa mission était remplie, la paix

p41

signée. Chose étrange, sa foi n' avait jamais été plus vive que dans ce moment. " voilà seulement, se disait-il, que je me fais une idée de ce que sont les anges. Il n' est rien de difficile que je ne sois prêt à exécuter pour prendre place dans la vie éternelle auprès de cette sarrasinoise qui, j' ignore comment, ne peut pas manquer de mériter d' être sauvée. "

il méditait ainsi, quand une chaise à porteurs s' arrêta devant sa maison et qu' un grand nègre en tira à bout de bras et lui porta jusque sur son divan une charmante fille, rieuse et courtoise, sans rien lui dire que :

-Isabelle, de la part de l' émir.

Quand ils furent seuls, celle-ci lui fit son compliment :

-dans le sérail, on m' appelle la

p42

savante. Je serai donc Isabelle, pour votre plaisir, -Isabelle la savante, pour vos plus hautes joies. Il m' est permis de vous l' avouer, c' est une meilleure que moi qui m' envoie. Celle dont je viens veut que ma voix, mon visage et mes complaisances vous servent, et qu' en les accueillant vous y trouviez un gage de sympathie. Je la quitte et je peux à chaque heure la rejoindre. Je pense que vous autoriserez qu' entre elle et moi jamais il n' y ait de secret, et vous ne direz pas que je vous ai trahi, si je lui confie nos propos, nos actions et lui donne un regard sur notre intimité.

-mais d' elle, Isabelle, ne puis-je rien savoir ?

-eh pourquoi donc, seigneur ?

-je pourrai l' entendre, la voir, m' avancer dans son amitié ?

p43

-elle en a le désir et en créera les moyens. Elle demande que vous lui soyez entièrement attaché d'esprit, et que vous laissiez tout autre soin que de lui plaire. Elle ne perdra pas de vue votre fortune et la conduira avec plus d'application que vous-même. Personne ne peut lui résister. C'est une abeille, petite et pleine de miel, qui vole avec un terrible aiguillon.

-je crains de mal entendre et de m'égarer dans des ruses de filles cruelles qui se moquent d'un étranger.

-votre crainte même, elle l'a prévue. Tout ce qui vous trouble, elle sait que vous êtes en train de me le dire. Elle m'a donné ses instructions. " prends-le dans tes bras, m'a-t-elle commandé, et murmure-lui à l'oreille que nous avons modifié le proverbe. Le proverbe

p44

affirme qu'entre la coupe et les lèvres il y a la mort. Mais nous disons qu'entre la coupe et les lèvres, il y a Isabelle, -Isabelle qui vient passer avec toi des nuits de plaisir en causant de tes amours impossibles.

p45

chapitre v :

Guillaume, tout rempli du chant et de la beauté de la sarrasine, et qui ne pouvait penser à rien d'autre, questionnait chaque nuit Isabelle sans qu'elle se lassât de répondre.

Il craignait que les deux femmes ne le jugeassent mal.

-vous trouvez peut-être déplaisant, lui disait-il, que je laisse ainsi repartir les miens et que je demeure dans Qalaat où je suis un étranger ? J'ai peur que

p46

votre reine ne me croie un mauvais garçon, capable de se laisser séduire par le luxe et l'oisiveté. Dites-lui bien que c'est une pensée irrésistible qui m'empêche de m'en retourner avec mes compagnons.

Je crois que je mourrais. Pensez-vous qu'elle me mésestime et me soupçonne de manquer à ma religion ? Toute religion nous commande de nous modeler sur les personnes célestes, et celles d'ici sont les meilleures que j'aie vues.

-laissez, petit chrétien ! Lui répondait-elle en riant. Ma maîtresse serait contente que vous eussiez quitté votre religion pour elle, et vous en ferait changer trente-six fois pour s'assurer de sa force.

-ses actes sont donc calculés ?

-tu vois comment elle a su prouver

p47

à l'émir que les chants qu'elle lui offre sont plus puissants que les divertissements chrétiens. C'est décisif qu'après l'avoir entendue tu ne désires plus retourner à ce que la veille tu préférerais à tout.

" ah ! Pensa le jeune homme avec tristesse, elle est habile. "

Isabelle regardait avec autant d'étonnement que d'amitié les yeux de feu de ce jeune étranger, car elle n'avait pas jusqu'alors l'idée que l'on pût voir dans une femme un être surnaturel.

-ne pourrai-je pas un jour causer avec cette divinité ? Lui disait-il.

-si fait, petit chrétien, mais en attendant je te peins à elle avec les plus jolies couleurs, et sache qu'elle m'écoute avec curiosité, car le poète l'a dit : " la cage a beau être couverte

p48

de peintures et d' ornements, l' oiseau
cherche des yeux une ouverture ! "
il en revenait toujours à son désir
de l' approcher et de l' entendre.
-ne sois pas malheureux, lui répondait
la jeune incendiaire. Cela viendra
quelque jour. Tu nous verras, le
soir, à l' heure des jardins, quand nous
sommes toutes assises autour d' elle et
tu diras avec le poète : " est-ce de la
poussière de musc semée autour d' une
pelouse, ou sont-ce des violettes
répandues au pied d' une rose ? " quand
cela sera ? Eh ! Laisse-toi conduire. Elle
agit comme les péris par des mouvements
gracieux et sans violence, et rien
ne résiste à sa magie.
Peu de temps après, l' émir chargea
Guillaume d' un service qui l' obligeait

p49

à le rejoindre dans les kiosques et à
traverser fréquemment les jardins.
Isabelle s' arrangea un jour pour qu' il
y passât au moment où tout le harem
s' y tenait. C' était aux heures douces
du soir, sous le verger, une fête d' Asie.
Le jardin de fleurs était devenu un
paradis de filles. Toutes ces dames
musulmanes, vêtues de soies éclatantes,
couvertes de voiles de couleurs, chaussées
de brodequins dorés, parées de colliers,
de fards et d' odeurs, les unes marchant
avec fierté comme des paons sur
les pelouses, d' autres légères comme des
gazelles, la plupart assises sous un cèdre,
entouraient la sarrasine. Des oiseaux
de paradis autour d' un jeune aiglon.
Elles mangeaient des sucreries et jouaient
au trictrac, tandis que des colombes
et des perdrix rouges sautillaient et

p50

picoraiient autour d' elles et que des musiciens groupés à une petite distance de leur cercle éclatant, modulaient l' air fameux : " sous les roses on joue de la harpe, sous le cyprès la flûte soupire, sous les jasmîns on récite les poèmes immortels et sous les jonquilles on cause d' amour. " le vent s' était fait magicien et mêlait les couleurs, les parfums, les rires et la musique. Isabelle vint à la rencontre de Guillaume et le conduisit par la main à la sarrasine. Il se fit un grand silence de tout le jardin. Pour voir le jeune homme, toutes les beautés s' étaient rapprochées, comme des biches si l' on apporte à l' une d' elles un gâteau, et se tenaient maintenant immobiles autour de leur reine, comme les pétales de la tulipe autour de son coeur noir. Et celle-ci lui dit :

p51

-sire Tristan, croyez-vous que nous sommes ici une suffisante collection de mandragores, de basilics et de turquoises, pour composer un philtre d' amour efficace ?

Toutes se mirent à rire.

Alors il devina avec confusion qu' elles avaient entendu son récit de Tristan et Iseult à l' émir, et que c' étaient elles les souris de la tribune, le soir du souper. Elles crurent toutes reconnaître un effet de leur beauté dans sa timidité, mais c' était uniquement la crainte que donne l' amour, car leur variété ne servait à ses yeux qu' à rehausser leur reine, que seule il voyait.

-chut ! Lui dit Isabelle, ne bougez pas.

Elle était occupée à faire un point à l' écharpe de la sarrasine, et l' ombre du

p52

jeune homme tombait sur le large ruban,

ce qui fait qu' après trois minutes, en jetant son aiguille, elle lui dit :
-petit chrétien, je viens de te coudre à cette écharpe.
Et toutes d' applaudir. Les lèvres de rubis souriaient, les joues brillaient, les boucles de cheveux voltigeaient, certains regards étaient voilés par de longues paupières, et d' autres étrangement gais. Guillaume voyait les gouttes de sueur qui perlaient sur ces jeunes visages d' orient, et comme pour comprendre ces gazouillements d' oiseaux il était obligé, si bien qu' il sût le langage sarrasinois, de surveiller de près le mouvement de leurs lèvres, il apercevait cette vivante humidité des jeunes bouches qui atteste aussi bien que le feu des prunelles que des beautés ne

p53

sont pas tout aériennes. Cette ardeur de l' âme qui se trahit dans leurs regards est leur qualité propre comme le parfum appartient aux fleurs, le chant aux oiseaux et la rosée aux matins d' automne.
Il voyait tout cela aussi clairement qu' à leurs ceintures les noeuds de diamant, à leurs doigts les bagues et à leurs chevilles les pesants anneaux d' or. Mais il ne faisait attention qu' au bel oeil étincelant de la sarrasine et à cet air libre et guerrier qui la mettait au-dessus de toutes.
Une immense joie le pénétrait à la pensée qu' elle n' avait pas refusé que l' ombre d' un humble étranger fût cousue à son écharpe de déesse.
Quand il fut parti, toutes commencèrent à le louer. Zobéide, qui était la plus joyeuse, dit en riant :
-puisse-t-il être, madame, comme

p54

l' oiseau homay qui assure une fortune éclatante à celle sur qui s' arrête son

ombre.

-bah ! Dit la grosse Badoura, fortune ou infortune, que je voudrais donc me réfugier sous l' ombre de ce bel oiseau.

Et toutes commencèrent à vouloir que la savante leur confiât ses secrets.

Mais elle se tourna vers la sultane :

-vous ne dites rien, madame.

Elles n' en purent tirer que ceci :

-il est de bonne mine, et je suis bien aise que notre seigneur se soit assuré un gage de cette valeur.

Isabelle rapporta à Guillaume ces propos (en taisant toutefois cette idée de gage), et dans sa joie il entama comme une suite de strophes, l' éloge de toutes ces dames.

p55

-oui, dit la sagesse, en l' embrassant, chacune d' elles ferait une belle plume au chapeau d' un petit chrétien. Mais tu sais ce que dit le proverbe ? " bien que dans le corps de l' oiseau, il n' y ait pas une plume sans emploi, pourtant la plume de l' aile a la plus grande utilité. " c' est Oriante qui nous porte au ciel.

-mais pourquoi donc, songea tout haut Guillaume, semblait-elle rire tout le temps ?

-elle est contente de ton admiration, comme elle le serait de trouver un chant, une écharpe, un sourire que d' autres ne posséderaient pas. Nous autres femmes, l' assentiment d' un jeune homme nous attendrit. Notre âme se repose dans le sentiment d' être aimée.

-elle doit être un peu mobile.

p56

-rassure-toi, il y a chez elle un point fixe.

-lequel donc ?

-la volonté de nous dominer tous.
Guillaume désirait ardemment rencontrer
de nouveau la sarrasine, et
cette fois causer avec elle seule. Isabelle
s' y prêta. Elle lui dit une nuit d' avoir
soin de traverser le jardin, dans la
prochaine soirée, à l' heure où chante le
muezzin.

Il fut exact et les vit venir toutes
deux, si gaies et si nouvelles qu' il croyait
ne pas les reconnaître, leurs voiles
rejetés en arrière, parlant et riant à
tue-tête, faisant lever et fuir les oiseaux et
les papillons.

S' étant approché, il remercia la sarrasine
de lui avoir donné une amie
comme Isabelle, avec qui il pouvait

p57

développer ses sentiments les plus secrets.
Elle répondit qu' elle était heureuse
d' avoir contribué à attacher à
l' émir et au royaume, par cette agrafe
d' opale, un fidèle ami.

Bientôt ils eurent leurs ententes.
Guillaume était prévenu des heures où la
sarrasine se promenait dans les jardins.
Arrivait-il à l' avance, il cherchait le
coin d' où il l' apercevrait le plus tôt et
le mieux. Il aimait ce lent coup de
poignard de la voir s' avancer paisiblement
et longuement, quand elle sortait de
son pavillon et sous des alternatives
de lumière et d' ombre suivait la longue
allée de feuillages. Si la petite cour
prenait place sur les tapis de la pelouse,
il osait peu à peu y passer des minutes
plus longues, et c' était alors entre

p58

Oriente, Isabelle et lui une correspondance
mystérieuse de gestes, de regards,
de silences. Toutes ces femmes aimaient
le jeune homme à cause de la distraction
que son roman apportait dans la

monotonie du sérail, et il respirait
auprès de chacune d'elles un peu du
parfum de leur reine. Mais Oriante parmi
elles toutes faisait l'image la plus claire :
rien d'inquiet ni de fiévreux, quelque
chose d'aérien, une figure d'enfant que
soulevait une joie immatérielle et dont
le visage rieur rayonnait lumineusement.
La nuit les surprenait parfois
dans ces fêtes champêtres, car la
douceur et la pureté du climat auraient
permis de dormir en plein air. Alors
il pouvait arriver qu'un émissaire du
sultan vînt chercher la sarrasine. Les
autres femmes se réunissaient autour

p59

de Guillaume et cherchaient à l'enlever
à ses pensées, Zobéide par sa gaieté
vive, Badoura par sa franchise et sa
cordialité, Isabelle en lui répétant que
la sarrasine avait pour lui la plus
profonde amitié. Ainsi des jeunes plants
de coudrier s'entrelacent pour former
l'abri d'une charmille.
... insensible empoisonnement par la
musique, les couleurs, la poésie et le
désir. Chaque jour lui versait quelques
gouttes du mal dont il n'eût pas voulu
guérir. Ces jardins fascinaient son âme
et le rendaient sourd aux avertissements
que le destin ne refuse jamais à ses pires
victimes.

p61

chapitre vi :
comment un tel royaume pourrait-il
durer ? Est-ce la vie d'un chef de respirer
des fleurs, au milieu des femmes, en
écoutant des chansons poignantes, et
de mettre son règne sous l'invocation
du plaisir ? Et les mains d'une jeune
sarrasinoise, si éblouissant que soit son
esprit, peuvent-elles soutenir la fortune
d'un état ?

Une nuit que l'émir reposait avec
Oriente, des messagers épouvantés vinrent

p62

l'avertir que des troupes de chrétiens
en armes descendaient de la montagne.
Quoi ! Après la trêve signée ! Quel
rôle joue donc sire Guillaume ? La jeune
femme surtout s'indignait :
-s' il nous a menti, seigneur, vous
devez immédiatement le mettre à mort.
Avais-je assez raison de vous conseiller
que vous le gardiez en otage !
Plus que l'effroi du danger, ce qui la
faisait parler si durement, c'était
l'affront d'avoir été jouée par celui que
tout le harem croyait qu'elle s'était
assujetti.
Mandé sur l'heure, au milieu des ténèbres,
et la sarrasine s'étant cachée
derrière une tenture, sire Guillaume
n'eut aucune peine à faire éclater sa
bonne foi :
-si le comte de Tripoli a manqué

p63

au pacte dont je suis le garant, l'injure
est pour moi plus encore que pour votre
seigneurie, mais je crois que vous êtes
attaqué par le prince d'Antioche avec qui
vous avez eu tort de différer de traiter.
D'heure en heure, des renseignements
plus complets vinrent confirmer cette
opinion de sire Guillaume, et la sarrasine
retourna son irritation contre son
seigneur et maître, dont elle comparait
l'incapacité et la négligence à la
clairvoyance du jeune chrétien.
Toute la journée, les paysans refluèrent
en ville avec leurs bestiaux et
leurs récoltes. On ne pouvait que les
accueillir, ces malheureux. Quant à les
protéger au dehors, avec quels soldats ?
à peine en avait-on assez pour garnir
les remparts.

Le soir, l'émir s'en étant allé avec

p64

sire Guillaume à travers les rues, fut accueilli par un silence tragique de désaffection. Oriante, impatiente de tout apprécier par elle-même, se faisait porter à leur suite en litière. Tous trois montèrent sur les murs. Dans le crépuscule, déjà l'ennemi dressait son camp sous la ville. Ils virent ses tentes, ses piques et ses gonfanons, et entendirent ses insultes.

-voilà donc, dit Oriante au chrétien, les chevaliers qui veulent mettre des femmes à mort, ou, du moins, nous imposer leur amour comme un joug. Sire Guillaume protesta avec vivacité. Il dit que les chevaliers chrétiens, plus qu'aucun homme au monde, honoraient les dames, et il lui montrait dans la brume, au milieu du camp, la haute bannière du prince d'Antioche, leur

p65

chef, où était figurée une vierge dorée. Elle distingua son trouble. Il souffrait en regardant ses frères de religion et cherchait son devoir. N'eût-il pas dû se glisser immédiatement au bas de ces murailles, pour n'avoir pas à porter les armes contre l'étendard de la vierge ? Assez longuement, sans découvrir son jeu, elle le fit parler, le contredit, l'approuva, et dans une minute où ils furent seuls :

-eh quoi ! Serait-il possible qu'un chevalier chrétien fût tenté d'abandonner au malheur l'amie qui partageait avec lui sa prospérité ? Celui qui ne défend pas sa citerne est indigne d'y boire une gorgée.

Sur ce thème de peur, de désir et de noblesse, elle parlait d'une voix tendre et précipitée, avec un accent étouffé. Et

p66

soudain, il s'engagea par les serments les plus terribles à ne jamais l'abandonner. Rentré au palais, dans le conseil de guerre où elle le fit convier, son avis fut clair et net. Qalaat ne pouvait se dégager de vive force. C'était un espoir à écarter. Par contre, on devait obtenir un secours militaire du sultan de Damas et un arbitrage des chrétiens de Tripoli. Durerait-on jusqu'à ce que se déclenchât cette double intervention ? C'était aux yeux de sire Guillaume tout le problème. Il s'agissait de tenir. En conséquence il conseilla d'abandonner la ville proprement dite et de réserver toutes les ressources pour la forteresse. Sise à l'angle de la place, sur une colline dont elle épousait la forme, la forteresse n'avait besoin que d'un petit

p67

nombre de défenseurs autour de l'émir et de son harem, et comme elle communiquait directement avec la campagne, elle pouvait être, le cas échéant, secourue ou évacuée. -pour gagner du temps, concluait Guillaume, et pour durer des mois et des mois, les ressources ne nous manqueront pas, si nous saisissons toutes les provisions que les gens de la campagne viennent d'apporter dans la ville. En vain l'émir fit-il valoir les droits de ces pauvres gens et qu'il était leur protecteur. -ah ! Lui dit la sarrasine, laissez maintenant aux femmes les questions de sentiment, et chargez-vous d'assurer notre vie. La dure raison de sire Guillaume s'imposa. Les paysans qui s'étaient réfugiés

p68

dans la ville furent dépouillés au profit
des greniers de la forteresse, puis
abandonnés aux chrétiens qui les mirent en
esclavage. Bien des artisans et des bourgeois,
qu' il eût été trop lourd de nourrir,
furent rejetés au même sort. L' émir
endossa l' impopularité de cette atroce
mesure où le contraignit un péril qu' il
n' avait pas su prévoir. Guillaume apparut
au petit nombre des favorisés, dans
la forteresse, comme un être d' énergie
et d' initiative autour de qui les
espérances se groupèrent.

Durant ce conseil de guerre, le jeune
homme n' avait pensé qu' à la sarrasine.
Cette charmante figure, qui semblait
dire que seuls l' amour et la fantaisie
enthousiaste valent la peine de vivre,
avait suivi l' exposé des avis avec le plus
lucide bon sens ; elle l' avait aidé à faire

p69

trionpher une idée simple et dure. Il
admirait maintenant en elle quelque
chose de plus beau que ses couleurs, ses
parfums et ses chants.

Souvent au milieu des ténèbres, c' est-à-dire
aux heures de grande clairvoyance, quand
il était de garde, il songeait :

" je veille parmi les ennemis de
ma race et de ma foi, et je partage leur
sort précaire, pour l' amour d' une femme
que derrière ce mur un autre tient dans
ses bras ! " et pourtant il n' admettait
pas une seconde de se soustraire à cette
absurdité. Rien sans Oriante, tout avec
elle. La vie ou la mort avec Oriante.

Le resserrement de la vie physique
dans la forteresse contribuait à exalter
sa sensibilité. De jour et de nuit, pour
les nécessités du service, il était autorisé
à pénétrer dans l' intérieur du harem.

p70

Tout y était assemblé pour donner
l' image d' une vie proche du ciel, les
fleurs, les parfums, la jeunesse, la
beauté, les chants et les lumières. Il y
trouvait l' émir au milieu de ses femmes,
ou seul avec Oriante. Mais nulle d' elles
ne semblait apercevoir le jeune chrétien.
Il n' était plus qu' une ombre que
leurs regards traversaient pour ne
s' attacher qu' au maître, et celui-ci, elles
l' enveloppaient de rires, de flatteries,
auxquels la sarrasine joignait ses
ensorcellements les plus tendres.
Sire Guillaume se laissa aller à s' en
plaindre à Isabelle dans une des rares
nuits qu' il pouvait encore passer auprès
d' elle :

-vous me négligez, toutes, avec
un naturel qui m' épouvante. Quand
vous m' ignorez à ce point, je suis tenté

p71

de croire que jamais aucune de vous ne
m' a montré de sympathie. Vous simulez
ou dissimulez avec une telle perfection
qu' on ne sait plus à quel moment vous
êtes sincères.

-eh ! Vérité de mon âme, sans
notre art de mentir, nous péririons.
Quand Oriante repose auprès de l' émir,
seuls tous deux sur leur divan, et que
dans le silence elle entend battre son
propre coeur, crois-tu qu' elle ne redoute
pas que son maître n' en comprenne
l' alphabet ! Elle s' enveloppe en hâte de
mots qui sont des fleurs et des parfums,
pour l' étourdir et le distraire. Mais de
toi, sache ce qu' elle me disait hier :
" je suis heureuse de penser qu' alors
que je dors et repose comme une enfant
paisible, un ami venu des extrémités
du monde veille sur mon sommeil

p72

et assure la sécurité de Qalaat. "

-elle dort auprès d' un malheureux
qui ne sut pas lui épargner le péril.
La jeune femme mit avec précipitation
sa main sur la bouche qui venait
de prononcer ces mots amers, et
se serrant contre le jeune homme, son
souffle sur son cou, elle murmura :
-silence, petit chrétien ! De telles
pensées peuvent agir, mais non parler.
Le lendemain, dans la journée, la
sarrasine fit chercher sire Guillaume.
Souvent elle l' appelait ainsi auprès d' elle,
quand l' émir était aux murailles et que,
trop inquiète pour demeurer seule, elle
voulait une fois de plus calculer les
chances d' être secouru de Damas ou de
Tripoli. Son émotion, qui la faisait plus
brillante et plus palpitante qu' en aucun
jour passé, exalta l' amour du jeune

p73

homme, enivré qu' elle fit appel à sa
protection. Par l' étroite fenêtre grillée,
ils voyaient à leurs pieds les vergers
de l' Oronte : les fleurs y sont mortes
de soif, tous les musiciens ont posé leurs
violes pour servir aux remparts ;
qu' importe ! Oriante éblouit et enchante
mieux qu' aucun jardin et qu' aucune musique.
Sa jeunesse et sa fantaisie
ont tôt fait de reprendre et de redonner
courage. Elle sait l' hymne qui sort de
la caresse d' un regard aimé et de la
simple inclinaison d' un jeune corps, et
suivant avec joie les signes de sa
toute-puissance dans les yeux du jeune
homme, comment ne se sentirait-elle
pas, contre toute circonstance, la
maîtresse du destin ?
Ce jour-là, elle demanda mille détails
sur les moeurs des seigneurs francs. Quelle

p74

place donnent-ils dans leur maison à
leur femme ? Une princesse d' Antioche,

par exemple, a-t-elle une part du pouvoir ?

-je sais, disait-elle, que de puissants seigneurs de chez vous ont épousé des sarrasines qui se convertissaient.

Le jeune homme dont la figure rayonnait d'espérance vanta les moeurs chrétiennes.

Soudain il sentit les deux mains froides de la jeune femme se poser sur les siennes, et d' un ton négligent, avec un regard d' une prodigieuse acuité, à voix basse, elle lui demanda :

-il y a dans Tristan quelque chose que nous ne comprenons pas. Comment Tristan ne s' est-il pas défait du roi Mark ? L' un des deux était de trop.

-pourquoi, dit-il, me poser cette question ? Voulez-vous donc m' éprouver ?

Elle se taisait, et couchée sur ses coussins,

p75

fière avec une ivresse infantine de sa puissance de plaire, elle songeait qu' elle n' était pas faite pour subir, mais pour choisir.

Toute flexible, mobile et enthousiaste, Oriante semblait de ces esprits qui jamais ne disent " non " . à tous les conseils, à tous les ordres, à toutes les prières, avant même que les paroles en fussent entièrement formulées, elle s' élançait pour répondre " oui " , cent fois " oui " , mais sous cette faiblesse et cette docilité apparentes, quelle force intraitable ! Quelle énergie de fourmi et d' abeille ! L' énergie d' une âme dominatrice qui n' admet pas que rien entrave son impérieuse vocation secrète ! Les sourires, les acquiescements, les soumissions et les enchantements qu' Oriante prodigue n' empêchent pas qu' elle percerait

p76

le roc, monterait dans la lune et livrerait à la male mort ceux qu' elle aime, plutôt que d' abandonner sa ligne

d' ascension. Elle a reconnu son maître incapable, et dans son esprit, elle l' a dépassé ; pis encore, elle l' a déposé. Son décret intérieur ne faisait que précéder le destin. Un jour l' émir, contre l' avis de sire Guillaume et de tous les défenseurs de la forteresse, tenta une sortie pour mettre le feu au camp des chrétiens. Il échoua et dans la mêlée fut atteint mortellement. Quelques-uns disent que le trait qui le perça venait de ses propres gens. C' est ce qui n' a jamais été éclairé. Son corps put être rapporté dans l' enceinte du rempart.

p77

chapitre vii :
la dépouille fut déposée dans l' appartement des femmes. Guillaume y vint quand celles-ci l' entouraient et qu' Oriante, selon l' usage, lamentait le deuil du royaume. à son arrivée, elle s' interrompit. La joie et le désir couraient de l' un à l' autre, avec la vitesse des regards qu' échangent dans le ciel nocturne les étoiles. Elle l' entraîna dans la chambre du trésor, dont elle venait de saisir les clefs sur le mort,

p78

et là, tous deux seuls au milieu des richesses de Qalaat, dans cette pièce demi-obscur, son visage passionné luisait comme un vase d' albâtre éclairé intérieurement. Le jeune homme lui dit :
-je l' ai servi loyalement pour l' amour de vous. Mais que sert de mentir ?
Je me réjouis de sa mort.
-avant tout, dit-elle, en l' écartant d' un geste, il faut que tu commandes dans Qalaat.
Et sur l' heure, pressée de devancer toute intrigue, elle appela près d' elle les principaux dignitaires et chefs. Assise au milieu d' eux, et Guillaume debout à

son côté, elle leur prodigua avec aisance, telle une fontaine d' éloges, les plus gracieuses hyperboles de l' amitié sur leur bravoure, leur haute raison et leur fidélité, et soudain pour conclure elle exposa

p79

crûment qu' ils avaient tous le même intérêt à ne pas se diviser, sinon ils périraient, les uns par les autres, et par l' ennemi :

-c' est sire Guillaume qui nous a donné le bon conseil de rassembler ici nos ressources, et c' est lui seul qui peut nous ménager l' appui des chrétiens de Tripoli, en même temps que nous appelons les musulmans de Damas. Je vous propose que nous constituions sous sa présidence un conseil de la défense.

Et puis, leur dit-elle en substance, de la voix la plus pure, avec un regard de vierge, j' attends de vous un grand service de bonté :

-que peuvent devenir les femmes du sérail ? C' est à vous de les protéger. Elles vous appellent. Je vous demande que vous vous les partagiez. Les sommes

p80

assez importantes, qui, chaque mois, étaient dépensées pour leur entretien dans le harem, légitimement doivent les suivre dans vos mains.

Ils acclamèrent la sarrasine, la confirmèrent dans son titre de reine et firent leur affaire de persuader les officiers subalternes et les troupes.

Ainsi la transmission des pouvoirs s' opéra sans difficulté.

à la nuit, la savante vint prendre Guillaume par la main et le mena en secret dans la chambre dorée d' Oriante. Tandis qu' ils se glissaient à travers l' ombre des longs corridors, la jeune femme, en guise d' adieu à leurs plaisirs

qu' elle sacrifiait à l' amour, lui récita
les vers du poète :
" la tulipe fleurit promptement et
s' en va légère et rapide, mais le rubis

p81

qui se forme avec lenteur ne craint rien
du vent ni de la pluie et traverse toutes
les saisons. "
le jeune homme pleura d' enivrement
en s' agenouillant devant la sarrasine,
qui lui disait :
-comme je t' ai attendu, avant
même que je te connusse ! Que de fois,
avec quelle ardeur, je me suis répété :
quand viendra-t-il dans ma chambre,
celui dont mon espérance m' assure
qu' avec lui et jusqu' à la mort je serai
reine et heureuse. Au milieu du chaos
de dangers qui nous pressent, hâte-toi,
ami de mon coeur ! Tout ici t' appartient.
Son visage brillant et pur, ses mains
délicates teintées de henné, ses petits
pieds fardés, tout son corps d' ambre et
de jasmin répandaient la douce lueur
d' une lampe de mosquée. Jusqu' à l' aube

p82

dans la citadelle, on entendit les
hululements des femmes auprès du cadavre
royal, et, tout autour de la ville, les
tambours des chrétiens qui se réjouissaient.
Eux, cependant, ils semblaient
le repos d' un agneau dans les bras de
son jeune berger, ou l' innocent
enroulement d' une couleuvre sans venin qui
s' est glissée, pour s' y réchauffer, sur le
coeur d' un enfant qu' elle aime. Dans ces
minutes, où il rassasiait les désirs de
son corps et de son âme, Guillaume vivait
hors du temps. Aussi quelle surprise,
quand Oriante se soulevant sur son
coude lui dit, au milieu de la nuit :
-toi qui es du Christ, pourquoi en
livrant la ville à tes frères chrétiens

n' en serais-tu pas le premier roi et
libre de choisir ta reine ?
-eh ! Lumière de ma vie, étoile

p83

du matin et porte du ciel, il est bien sûr
que tous, chrétiens ou païens, voudraient
se ranger sous votre loi, mais
ils auraient tôt fait de me trouver de
trop, et si vous voulez j' aime autant
ne pas tenter l' aventure, car après la
tendre preuve que me donne cette nuit,
je n' imagine plus pouvoir vivre et mourir
qu' en votre amitié totale et sacrée.

-oui, totale et sacrée, mais
précisément une telle amitié, il faut qu' elle
soit hors de pair, et comprends bien,
je te le dis à cette heure de vérité où
tu me tiens sur ton coeur, je ne pourrais
pas me passer, que tu m' en blâmes ou
m' en approuves, je ne pourrais pas me
passer que l' on portât devant moi, non
pas des fleurs ou des trésors, mais les
étendards, et que les visages fussent
non pas souriants et admiratifs, mais

p84

inclinés par le respect et l' obéissance.
J' ai besoin que l' obéissance craintive
courbe ceux qui m' entourent, et je ne
pourrais pas plus respirer sans ma
puissance que sans ton amour.
Il fut étonné qu' elle éprouvât du
goût dans un tel moment pour ce genre
de discussion, et sans trop l' écouter il
l' embrassait avec un redoublement
d' amitié et de gaieté. L' innocent ne
trouvait dans cette irritation de l' orgueil
de sa maîtresse qu' un excitant
au plaisir.

L' aube de cette nuit se leva sur une
suite de jours inimitables. Guillaume
sortit de cette chambre et de leurs
secrets, le coeur enthousiasmé. Tous les
rosiers étaient morts et les rossignols

partis, mais la sarrasine remplissait de
chants et de parfums l' univers. Sur

p85

Qalaat flottaient ces hymnes de gratitude
qui surgissent du fond de l' être,
après le plaisir, comme des fleurs
mystérieuses épanouies en une nuit à la
surface des eaux profondes. De ces
caresses et de cette âme qui viennent
de l' accueillir, Guillaume emporte un
sentiment si fort qu' il les quitte presque
avec joie pour mieux en jouir et pour
vivre dans une imagination d' amour et
de beauté, plus forte qu' une présence
réelle. Ce n' est qu' après un délai qu' il
aura besoin de revoir son amie et de
repeupler auprès d' elle ses forces. Il
s' agite, il chante, il se remémore et
bénit le ciel. Mais dans quelques heures,
après ce répit de quiétude, de large
respiration et d' une sorte d' immunité, sous
peine d' une angoisse bientôt intolérable,
et comme si sa provision de vie

p86

s' était épuisée, il faudra qu' il rejoigne
la sarrasine et que de sa voix, de son
regard, de tout ce qui émane de son
corps et de son âme, elle le recharge de
confiance.

Les deux jeunes gens craignaient à
toutes les minutes une révolution
intérieure ou l' assaut victorieux des
chrétiens. Ce danger constant, cet
encerclement de menaces développaient chez
Oriante je ne sais quoi d' exalté dans la
tendresse, chez le jeune chrétien un
invincible élan du désir, et chez tous
deux l' ardeur insensée des éphémères
qui, voulant surmonter la brièveté du
temps par l' intensité de la passion,
s' écrient : " si nos forces doivent être
brisées par le destin, que ce soit l' amour
plutôt qu' un coup sanglant qui nous

désarme. "

p87

quelle contrariété, quand les femmes du sérail viennent familièrement soulever les tentures de la chambre dorée et interrompre leurs délices ! Elles ont à raconter à Oriante les plaisirs et les déplaisirs de leurs nouvelles unions. Impossible de refuser d'entendre ces filles dévouées, qu'une offense pourrait rendre dangereuses. Oriante se contraignait à les recevoir, et bientôt, se livrant tout entière à l'impression du moment, elle faisait de ces colloques qu'elle avait redoutés la plus éblouissante dépense de fantaisie, avec l'insouciant furie du papillon de nuit qui ne sait plus rien dès que s'allume le flambeau.

Guillaume s'enflammait d'écouter les charmants emportements de cet esprit qui, par son mélange d'innocente ruse

p88

et de rêverie tendre et folle, lui semblait unique au monde, mais très vite : " je ne veux ni vous voir ni vous entendre, ni vous respirer, songeait-il ; je désire votre silence, mes yeux fermés, aucun trouble, afin que je puisse, par un sixième sens plus subtil, de coeur à coeur, vous connaître et nous lier. " tant de grâce et d'invention et ce perpétuel bondissement le gênaient pour écouter, au plus profond d'Oriante, ce qu'il préférait à tous ces éclats, la note vraie de son âme.

Dans les jardins de l'Oronte, aux temps faciles, avant le siège, il eût imaginé certainement que sous un sabre levé, cette Oriante éclaterait en supplications, les genoux dans la poussière, les bras nus, la bouche entr'ouverte, et réduite par la terreur à consentir à

p89

toutes les exigences, mais à l' épreuve
voici que cette âme se révélait royale,
c' est-à-dire résolue à diriger le destin,
et incapable de rien accepter qui la
diminuât, et violente, excessive, démesurée,
elle possédait dans son arrière-pensée la
raison la plus lumineuse. Il
l' estimait comme une vertu vivante.
Préférer à soi-même une autre qui,
elle-même, nous préfère à soi ; désirer de
mourir à deux, pour épanouir une seule
vie plus belle ; appeler la volupté avec
la certitude d' y tuer nos humanités et
d' en surgir créature céleste... premières
minutes sublimes d' un tel amour comblé.
Tous les philtres de fierté, de décence
ingénue et d' exaltation tendre,
dont Oriante avait jusqu' alors composé
son charme, recevaient de l' incessante
présence de la mort un surcroît de

p90

force. Guillaume avait l' idée de tenir
dans ses bras un jeune héros.
Les deux amants passaient leurs jours
et leurs nuits dans un état de vibration
de leurs âmes, montées au plus haut
point et pourtant accordées étroitement.
" puissions-nous, chantait Oriante,
confondre nos minutes dernières, comme
nous mêlons ici nos heures les plus vives,
et sceller dans le repos sous une seule
pierre notre inséparable accord ; mais
si la fortune adverse obtient de nous
séparer, elle nous fera souffrir sans
parvenir jamais à rompre notre unité, car
mon ivresse s' est glissée en toi et la
tienne en moi, et j' ai laissé ton coeur
recevoir de mon coeur une empreinte
immortelle. Va, fuis, je te garde aussi
sûrement que tu m' emportes, l' un à
l' autre mariés par mon choix ! " et

p93

Guillaume l' ayant dans ses bras continuait
de la poursuivre, avec autant
d' ardeur que s' il ne l' eût jamais atteinte.
Attachés l' un à l' autre, ils s' appelaient
comme si le fleuve Oronte les eût séparés.
chapitre viii :

après six mois de siège et trois mois
de ces délices, le tout-puissant voulut
que dans l' aqueduc souterrain qui
courait de la montagne à la forteresse, une
pierre énorme se détachât et qu' elle
obstruât toute arrivée d' eau.

Des deux ouvriers qui constatèrent
ce désastre, l' un, par désespoir, passa
immédiatement dans le camp chrétien
et l' autre vint avertir Guillaume.

Guillaume s' efforça par promesses et menaces

p94

d' empêcher que cette sinistre nouvelle
ne se répandît parmi les défenseurs.

Il n' avertit qu' Oriante.

-la citerne, lui dit-il, contient de
l' eau pour huit jours. Après cela, c' est
la mort. Ainsi l' heure est venue de nous
décider. Fuyons ensemble à Damas,
nous y serons heureux.

Il fut atterré par la physionomie de
la jeune femme qui devint tout à coup
sérieuse et presque sinistre :

-le ciel m' est témoin que pour toi
je suis prête à quitter toute richesse et
toute domination. Mais est-il nécessaire,
si nous ne pouvons pas résister,
de nous accommoder du dénûment de
Damas plutôt que du partage avec les
chefs chrétiens ?

-Dieu, répondit-il, veut que nous
perdions ce qui est aujourd' hui dans

p95

nos mains ; mais pourquoi sacrifierions-nous
notre amour qu' il ne nous dispute

pas et qui est le premier de nos biens ?
-s' il te plaît de nous déposséder,
je dis oui à tous tes caprices.
-n' accuse pas mes caprices, mais
la nécessité.
-qu' exige donc la nécessité ? Où
veulent en venir tes pensées secrètes ?
-je n' ai pour toi aucune pensée
secrète. Si nous restons ici, le mieux
qui puisse arriver est que tu entres dans
le lit de quelqu' un des vainqueurs, et
que moi je voie cela.
-tu ne me verras jamais qu' avec
un coeur fidèle.
-fuyons donc à Damas. Le plus
sûr est de hasarder cette fuite.
-je ne pourrai pas parvenir jusqu' à
Damas.

p96

-tu seras l' étoile du désir qui guide
la caravane.
-et là-bas je ne serai plus une reine.
-partage ma fortune, embellis mon
destin, sois l' arc-en-ciel de nos jours
orangeux, et je nous prophétise un avenir
royal. De quel air absent tu m' écoutes !
Je te prends dans mes bras ; laisse-moi
rencontrer ton regard, et accueille dans
ton coeur défiant la chaleur de mon
espérance. Ne te sens-tu pas pénétrée par
la force, l' élan et la surabondance de ma
certitude ? Ton sourire, l' accent de ta
voix suffiront pour écarter les mauvaises
chances. Sois maintenant toute à moi,
ne te laisse pas aller à d' autres pensées.
-mais c' est près de toi, de toi seul
que je suis en ce moment, et non ailleurs.
-cependant des larmes s' échappent
de tes yeux !

p97

-souviens-toi de moi dans ces minutes,
où, pour la dernière fois peut-être,
ici, nous nous étreignons... je

m' arrête, car à te caresser, je sens mes yeux se mouiller de pleurs. Va, souviens-toi qu' en t' embrassant je pleurais. Ce soir-là, comme ils faisaient souvent, ils montèrent sur le donjon de la forteresse. C' était une de ces nuits toutes bleues, si communes en Syrie. Oriante suivait la conversation de sire Guillaume avec un faux intérêt. Son regard et son accent avaient quelque chose de machinal ; elle laissait sa main dans les mains du jeune homme, mais c' était une main inerte, et il semblait que son âme fût tournée ailleurs. Durant de longues semaines, tout en elle avait été tendresse, grâce, lumière de l' amour et

p98

parfois ardente passion ; mais maintenant le visage pâle et serré, immobile, inébranlable dans une sorte de sérénité sombre, elle se livrait à un rêve nouveau qu' elle opposait à son ami. était-elle inquiète, fâchée, terrifiée ? C' était d' un autre ordre plus grave. On eût dit une âme décidée à faire son chemin toute seule, après avoir éprouvé le néant des amitiés et parentés dont jusqu' alors elle vivait. On eût dit un chef qui voyant l' impossibilité de faire rentrer des mutins dans l' obéissance ne s' abaisse pas en vains discours. C' était une Oriante qu' il n' avait jamais vue. Cet être d' une si prodigieuse vivacité était méconnaissable dans sa rêverie profonde. Mais s' il en souffrit, il ne s' en inquiéta pas. Avec naïveté, il mesurait combien ils s' aimaient, puisqu' elle

p99

était capable de se dérober sous ce masque glacial et qu' elle s' en couvrait devant lui pour la première fois. Soudain une haute voix retentit dans les demi-ténèbres. Un des chefs chrétiens

monté sur le rocher en face de la
forteresse interpellait les défenseurs :
-vous allez périr par la soif. Livrez
la ville, partagez vos trésors avec nous
et allez-vous-en librement. Nous voulons
vos femmes seulement, et nous ne
ferons aucun mal à celles qui voudront
vivre avec nous, de leur bon plaisir,
en chrétiennes.

Sire Guillaume fut blessé par cette
insolence, mais bien plus encore quand
il vit une toute nouvelle Oriante, non
plus en proie comme tout à l' heure à de
mornes rêves, mais hostile et comme
démoniaque et peu sûre, qui s' était

p100

dressée et agitait au-dessus de sa tête
une écharpe. Toute autre qu' elle, il l' eût
précipitée au pied du donjon. Quoi !
Désirait-elle être remarquée par celui
qu' elle n' avait qu' à détester et à
craindre ? Dans la soirée, elle nia avec
une prodigieuse assurance ce qu' il était
bien sûr d' avoir vu. Il la crut troublée
jusqu' au délire. Pouvait-elle être si
différente de la haute personne raisonnable
qu' il admirait depuis le début du
siège ? Il fut détourné d' en faire trop
de réflexions par la folie générale qui
envahit la forteresse, maintenant qu' on
savait l' extrême péril de la situation.
" les gens de Qalaat, raconte la
chronique, étaient comme ivres ; ils ne
comprenaient plus ce qui se disait. Leurs
figures devinrent noires et ils perdirent
complètement le gouvernement d' eux-mêmes,

p101

comme s' ils eussent été ballottés
par les vagues de la mer. "
sire Guillaume, fatigué des discours
que cet insolent continuait de tenir sur
le rocher, fit poster en secret un
arbalétrier, et quand l' autre se présenta,

un terrible " carreau " le jeta par terre, de sorte que les deux camps criaient : " le prince d' Antioche est tué ! " hélas ! Le lendemain il se fit porter sur un autre rocher voisin du château, et de là, avant que pût s' avancer un nouveau tireur, il annonça aux musulmans qu' il était encore plein de santé, et qu' avant peu il leur prendrait leurs femmes et, eux, les ferait pendre.

Cependant plusieurs sarrasins sur le rempart priaient les chrétiens de leur donner un peu d' eau à boire, et le plus souvent ceux-ci répondaient : " jette-nous

p102

quelque chose qui nous plaise. " les sarrasins jetaient des habits, des ornements ou de l' argent, et en même temps ils descendaient au bout d' une corde un panier où les chrétiens mettaient une jarre d' eau. Par ce moyen, il y eut des correspondances. Guillaume crut savoir que de son entourage même des relations mystérieuses avaient été engagées avec les chefs chrétiens. Sous les peines les plus dures, il interdit ces prises de contact, et ne pensa plus qu' à s' évader d' une situation désespérée.

Depuis longtemps ses dispositions étaient arrêtées dans son esprit. Un matin, il entraîna Oriante et Isabelle dans la chambre du trésor, et là, toutes portes fermées :
-Qalaat est perdu, dit-il, mais je sauverai vos personnes et le plus précieux

p103

des richesses qui sont entassées ici.
-quoi ! S' écria Oriante, en sommes-nous là ? Avons-nous épuisé toutes nos chances de lutte ? Je ne veux pas partir, s' il reste au ciel une seule étoile. Je suis résolue d' aller jusqu' au bout de notre dernière espérance.

-il n' y a plus d' espérance que dans la fuite. Ramassez ce que vous pouvez porter d' or. Couvrez-vous, l' une et l' autre, de perles et de pierreries. Nous vivrons, mais si vous deviez périr, que vous soyez les cadavres les plus étincelants que les anges aient jamais pleurés ! Dans deux heures, je vous ferai donner le signal du départ.

Il développa son plan. Les assiégeants étaient trop peu nombreux pour occuper toutes les issues de Qalaat. En conséquence il allait esquisser une sortie

p104

vigoureuse sur le camp des chrétiens, afin de les ramasser tous sur le devant de la ville. Il serait repoussé, mais il tiendrait bon jusqu' aux ténèbres et rentrerait dans la forteresse, en laissant envahir une première entrée. Alors, toutes les forces ennemies s' étant engagées dans cette brèche de la résistance, il ferait sortir par une issue opposée la sarrasine, Isabelle et une petite troupe de porteurs, puis une heure après, quasi seul, il les rejoindrait au troisième gué de l' Oronte.

Elle ne l' écoutait pas. Ses yeux, qu' il avait vus parfois remplis d' une exaltation si tendre, respiraient quelque chose de hagard et plutôt le délire que la colère. Elle a raison, pensa-t-il, elle m' a fait une grâce en m' aimant, et je ne sais pas lui garder son royaume.

p105

Mais en le pressant dans ses bras, elle lui dit :

-merci de votre bonté, et sachez bien que jusqu' à ce que je vous revoie, je veux penser à vous sans que vous ayez nulle part, jamais, une meilleure amie. Quand il fut sorti, ses sentiments éclatèrent. Le regard assombri et comme

rendu aveugle par ses pupilles trop dilatées, les mains glacées dans les mains d' Isabelle qui la suppliait, saisie d' une sorte de vertige, toute émotion et vibration, hors d' elle-même, elle vaticinait :
-vais-je cesser d' être Oriante ? Il faut donc fuir en courbant la tête, accepter un destin plus humble et nous ranger à la décision d' une volonté qui doute de sa puissance ? Nous laisserons tomber sans étreinte notre royauté. Je vais consentir à cet amoindrissement,

p106

moi qui rassasiée de bonheur m' indignais jusqu' à la souffrance qu' il pût y avoir sur l' horizon des gloires qui me fussent refusées. Je me glisserai dans les ténèbres, vers un humble refuge incertain, avec mon coeur tout enflammé d' ardeur pour la lumière et les sommets. Je serai l' un de ces cygnes salis qu' on voit piétiner loin de leur rivière natale. J' avouerai ma déchéance, j' appellerai sur mon nom la pitié au lieu de l' envie, je reconnâtrai moi-même que je doute de ma séduction et n' ai plus foi en mes sortilèges... je le veux, mais le puis-je ? Si mon amour me le commande, mon orgueil me le défend. Mon amour consent à dire " oui " , mais d' un lieu plus profond que mon amour des " non " , sourds, aveugles, obstinés, que je ne puis étouffer, veulent arrêter ma retraite et

p107

m' enchaîner à mon destin royal... qu' elles s' envolaient vite, les nuits que nous passions ensemble ! Les deux crépuscules se touchaient, comme les perles d' un collier. Mais qu' ils seraient intolérables, les jours et les nuits de l' humiliation, dont les heures tomberaient goutte à goutte pour glacer nos coeurs ! "
du dehors, mêlés à ce chant passionné,

les cris du combat montaient
et se rapprochaient, à chaque minute,
et dans la forteresse même les hurlements
des femmes couraient.

-hâtons-nous, Oriante, dit Isabelle.
écoute ta tendresse plus que ta
dure volonté. Hâte-toi ! Nous allons
périr.

Mais Oriante, les yeux fixes, tournés
en dedans, lui répétait avec égarement :

p108

-tu n' as rien à craindre. Ne suis-je
pas née pour désarmer l' univers ?
Elle disparut dans le harem. Isabelle,
sans l' entendre, avec une rapidité fébrile,
puisait à pleines mains, dans les
grands coffres, des sequins, des
pierreries et des perles qu' elle nouait
dans des châles de l' Inde et des foulards
de Perse.

Au bout de quelques minutes, Oriante
revint, coiffée d' un diadème, les cheveux
sur les épaules, à la fois reine et
suppliante, brûlante de désespoir et de
fierté. La tendre fille ne put retenir un
cri d' admiration et de douleur :

-que tu es belle, Oriante !

-n' a-t-il pas dit que nous devons
être des cadavres étincelants ! Passe à
ton col ces perles et à tes mains ces
émeraudes, prends ce voile d' or.

p109

-pourquoi nous parer ainsi, ma
reine ?

-pour mes fiançailles ou ma mort.
à ce moment on frappa à la porte.

C' était un homme de sire Guillaume.

Guillaume, poursuivant de point en
point son programme, faisait donner à
la sarrasine l' ordre de sortir sur l' heure,
du côté de Damas.

Lui-même, pour qu' elle ait le temps de
s' éloigner, il prolonge encore d' une heure

la résistance, et soudain par la route
même qu' il lui a indiquée, il se glisse
hors de la forteresse et se met à sa
poursuite.

Un seul domestique l' accompagne.
Anxieux de retrouver sa maîtresse, Isabelle
et leur petite suite, il marche en
hâte dans la nuit vers le lieu fixé au
troisième gué de l' Oronte.

p110

Il n' y trouve que l' eau qui bat les
rochers, et l' effroyable silence du désert.
Personne ! Que faire ? Rentrer dans
Qalaat, au milieu des envahisseurs ?
Oui, certes, si Oriante a été arrêtée dans
sa fuite et retenue dans la forteresse.
Mais peut-être en ce moment court-elle
vers Damas, poussée par l' épouvante
et préférant le risque d' une rencontre
de hasard au risque d' une poursuite.
Peut-être aussi s' est-elle égarée, et d' un
instant à l' autre elle va rallier le point
de rendez-vous... il crut devenir fou, et
ne retrouva ses sens que pour s' accuser
d' avoir perdu par son imprévoyance
celle qui se fiait à lui et que des
pressentiments avaient paru avertir. Il
sentit le danger passer sur sa maîtresse,
comme il eût senti le regard d' un des vainqueurs
se poser sur son visage nu de captive.

p111

Un clair de lune enchanteur se leva
sur les sables. Il attendit durant des
heures mortelles qu' elle parût de minute
en minute. Vers l' aube enfin, il fallut
prendre un parti.
" souvenir de ma mère, dit-il, inspirez-moi
mon droit chemin. Où trouverai-je la
vérité ? "
il pensa qu' il devait aller sur Damas,
et ne voulut pas douter qu' il y rejoindrait
son amie, qui sûrement l' y avait précédé.

p113

chapitre IX :

à Damas, Guillaume ne trouva pas la sarrasine, ni aucun éclaircissement. Était-elle morte, ou, son visage brillant tourné vers lui, subissait-elle là-bas les affronts de la captivité ? Rien ne répondit à ses interrogations. Et les premières nouvelles du désastre, c' est lui qui les apportait.

Le peuple de Damas attribua la ruine de Qalaat à l' intervention des anges Mocarabin, Gabriel, Mikael et Israfel,

p114

que le ciel en sa justice avait envoyés pour faire expier à l' émir son mépris de l' islam. Mais le sultan voulait des explications plus terre à terre, et il convoqua Guillaume à son divan. Guillaume lui raconta avec quelle angoisse la forteresse avait attendu ses secours et comment, réduit à la dernière extrémité par la soif, le conseil de défense avait décidé d' évacuer sur Damas les trésors. Que s' était-il passé ? Pourquoi la plus intelligente des femmes du harem, la fameuse Oriante, à qui il s' était confié, avait-elle manqué le rendez-vous ? Il offrait de retourner à Qalaat comme plénipotentiaire et d' en ramener la sarrasine qu' il rachèterait.

Comme une balle, sitôt qu' elle a touché le mur, rebondit vers son point de départ, Guillaume, à peine a-t-il

p115

atteint Damas, ne songe qu' à regagner Qalaat ; mais le sultan, un petit vieillard au nez rouge, est d' avis qu' il faut s' incliner devant la volonté du ciel, qui n' a pas permis que les secours que Damas préparait arrivassent utilement. Quant à racheter aucune femme de Qalaat,

pourquoi donc ? D' un ton goguenard, il déclare :

-laisse à ces chrétiens nos belles musulmanes. Le poète a raison quand il dit : " j' aime la manière d' agir des buveurs qui, lorsque l' ennemi arrive, en un moment l' ont enivré avec la coupe d' amour. " laisse agir la beauté, et plus tard, nous verrons.

Il attribua au jeune chrétien une maison sur les bords du Barada, la rivière qui arrose l' oasis de Damas, en lui commandant impérieusement de ne

p116

pas s' éloigner de la ville et de venir le voir à des intervalles réguliers.

C' est un des plus agréables séjours du monde que les vergers du Barada. Les voisins de Guillaume y passaient leur journée dans la joie, grâce au vin, aux musiciens et aux belles filles, mais lui n' avait de plaisir qu' à se désoler de l' absence de sa maîtresse. Il n' aurait pu se détourner une minute de sa pensée obsédante. " pourquoi n' est-elle pas venue au rendez-vous ? Est-elle morte ? Si elle vit, comment ne trouve-t-elle pas le moyen de me faire tenir un message ? "

d' ailleurs, sa plaie d' amour exceptée, il était tout insensibilité. Dans les délices de Damas comme dans les carnages de Qalaat, il se sentait une âme durement rétractée. Les maisons blanches,

p117

les mosquées, l' eau brillante, les épaisses verdure et la lumière qui les baigne sont un cadre indifférent, si l' absente ne vient pas s' y plaire, et les orangers, les lauriers, les roses n' exhaleront que du désespoir jusqu' à ce que la sarrasine les respire. Guillaume reconnaissait dans Damas d' innombrables

éléments de bonheur, mais il les contemplait
comme un orchestre silencieux à
qui personne n'est venu donner le signal.
Dès l'aube, il se réveillait d'un court
sommeil, et la bête de tristesse se levait
à ses côtés. La sainteté du matin, quand
la douceur et la lumière luisent sur
l'eau et les feuillages le déchirait. " que
n'est-elle morte, pensait-il ; avec quel
élan je me hâterais de ne plus vivre ! "
il errait sans but, en se répétant les
improvisations les plus pénétrantes de

p118

la sarrasine. à chaque strophe, une
douleur térébrait son cœur. Il entendait
la voix liquide, le souffle léger, le bruit
mouillé de la langue contre le palais ;
il voyait les lignes calmes du profil, les
paupières baissées dans le jeune et lumineux
visage, la joie, la tristesse, toute
la mobilité de sa maîtresse et ses deux
mains attendrissantes de douceur. C'est
avec effroi qu'il touchait à ces flèches
de beauté fichées dans sa chair et dans
son âme. Au milieu des rues étroites,
pleines de poussière et de silence, il
pressait le pas pour se fuir soi-même,
afin de se dérober à ses mortelles
obsessions. Brisé de se souvenir, parfois,
au milieu du jour, il tombait de
sommeil comme il n'arrive pas après
le plus grand effort physique. Puis le
soir, quand un léger souffle renaissait

p119

sur le Barada et que la plainte des
muezzins commençait de bouger sur
la ville, pareille au monotone désir qui
de sa poitrine s'exhalait dans le ciel
vide, Guillaume en ressassant ses idées
de mort et d'amour, suivait la route
d'Alep, entre deux haies de peupliers
et de platanes, jusqu'à la limite extrême
des jardins, et s'asseyant auprès de la

source de Zeïnabiye, où les damasquins,
à la fin des chaudes journées,
viennent goûter la meilleure eau de
l' oasis, il attendait, le visage tourné
vers le pays de son espérance.
Un jour qu' il était là, des juifs qui
arrivaient de Qalaat, commencèrent à
donner mille détails sur le massacre
auquel les chrétiens vainqueurs avaient
procédé en pénétrant dans la forteresse.
-mais soudain, dirent-ils, leur chef,

p120

après cette première dévastation, s' est
adouci d' une manière inexplicable. Il a
fait éteindre les flammes et grouper les
survivants sur la place du marché aux
bêtes...
Guillaume but une gorgée d' eau et
demanda, en écoutant son coeur battre,
ce qu' étaient devenues les femmes du
sérail. Ils racontèrent qu' elles avaient été
distribuées entre les principaux chrétiens.
-et la fameuse Oriante ?
-distribuée comme les autres.
Elle vivait ! Il se livra aux mille jouissances
de cette certitude enfin obtenue,
puis les inquiétudes noires commencèrent
de ramper au fond de son être,
cependant qu' à chaque pas, en revenant
à Damas, il s' obligeait à se dire : " elle
est vivante ! " il mettait ce fait sur le

p121

devant de son imagination pour repousser
le reste dans l' obscurité.
Rentré chez lui, il se jeta sur une
natte et resta plongé durant vingt-quatre
heures dans ses méditations. La
nuit, il se disait : " je ne crois pas qu' elle
veuille demeurer un si long temps sans
connaître le plaisir, ni que personne de
ceux qui la voient et qui sont des vainqueurs
accepte sa retenue. " au matin
il se rejetait violemment sur cette autre

idée qu' un jour il la rejoindrait et qu' ils
mourraient de bonheur à pouvoir vivre
l' un pour l' autre. Il eût voulu s' approcher
de son amie, après qu' elle s' était
endormie, et juger sur son visage sans
feinte ce qu' elle méritait de confiance.
Mais il se faisait violence pour s' interdire
ces indiscretions, voulant demeurer
digne d' un si grand amour, et il se

p122

contraignait à chercher le moyen de la
rejoindre et de la racheter.
C' est dans ces tourments que vint le surprendre
un messager du palais, qui l' invitait
à se rendre immédiatement auprès
du sultan. Il bondit d' espérance à l' idée
que celui-ci allait l' envoyer à Qalaat.
Comme il entrait dans la salle d' audience,
le petit vieillard lui cria joyeusement :
-voici une bonne chose qui vous
surprendra. Le chef des chrétiens est
éperdument amoureux et fort aimé
d' Oriante, la favorite de l' ancien émir,
et l' on dit qu' elle dispose de lui.
Ces paroles percèrent le jeune homme
d' une prodigieuse douleur :
-je ne vois rien en cela, dit-il, qui
doive surprendre d' une fille de cet âge
et de cette beauté.

p123

-aussi n' est-ce pas là ce qui doit
vous étonner, mais de savoir que tous
deux travaillent d' un parfait concert
au rétablissement du royaume, et déjà
ils ont reconstitué les jardins de
l' Oronte.
Guillaume eut un accès de désespoir.
Quoiqu' il ne crût rien de cette infidélité
spirituelle, le seul fait qu' elle fût
formulée et que des mots, même menteurs,
lui en fissent l' injure l' affolait. Il
dit que cette fille mériterait d' être mise
à mort. Le sultan ne partageait pas cet

avis :

-je veux te confier en secret, à toi
qui es du Christ, ce que la prudence me
défend de dévoiler clairement aux nôtres.
Nous pouvons coopérer avec tes
coreligionnaires.
Il esquisssa toute une politique de

p124

rapprochement économique, comme
nous dirions aujourd' hui. Guillaume
abonda dans ses vues et lui offrit à
nouveau de retourner à Qalaat pour
négocier une entente. Mais cette fois
encore le vieillard jugea préférable
d' ajourner.

Son refus enflamma de colère Guillaume,
qui osa insister avec passion,
au point que le sultan irrité le renvoya,
en lui ordonnant d' être à l' avenir plus
intelligent et plus maître de ses paroles.
Or, peu de jours après, une nuit,
dans son sommeil, Guillaume fut brusquement
réveillé et se trouva assis sur
ses coussins, écartant une image qui
le bouleversait. Quelque chose se passait
là-bas sur l' Oronte, dont il ne
pouvait se définir la forme exacte,
quelque chose d' humble et de tragique

p125

qui l' atteignait cruellement, quelque
chose d' irréparable. Souffrait-elle,
mourait-elle ou, pis encore, était-elle
heureuse ? Il ne savait que préférer. Cette
nuit, il n' eut plus de repos. Il alla aux
bains, et là encore ne trouva pas de
calme, car il se sentait averti d' une sûre
révélation. Enfin perdant la tête, il
pensa : le mieux est que j' aille au
palais, bien que ce ne soit pas l' heure,
et que j' obtienne du sultan qu' il se
décide à m' envoyer à Qalaat. S' il
diffère encore, eh bien, je devrai partir
avec mes humbles chances, car je sais

que cette voix intérieure ne se taira plus.

Il se rendit au palais, et malgré l'heure matinale parvint à se faire admettre auprès du sultan.
-jusques à quand ajournerons-nous,

p126

lui dit-il avec égarement, que je coure à Qalaat ? Rien ne dérange leur plaisir, et toi, par tes lenteurs, n'encourages-tu pas leur succès ?
Alors, le sultan :

-a-t-on jamais vu qu'un bienfaiteur et un chef cède aux obsessions de son hôte ? Accueilli par grâce dans notre maison, tu devrais avoir assez d'intelligence et de coeur pour en prendre les intérêts. Mais chacun agit selon sa race, et un chrétien veut sans doute qu'un sultan fasse la première démarche auprès des chrétiens. Sache que c'est moi le maître de l'heure et qui fixerai seul le jour de ta mission.

Pour plus de sûreté, il le fit conduire en prison.

Quelle misère pour le pauvre amant !
Les semaines et les mois passèrent, et

p127

toujours, dans les ténèbres, sa raison lui proposait des images douloureuses, un visage oublieux et plus encore, cependant qu'à l'aube, sa foi, son élan vital balayaient ces nocturnes. Elle vivait ! Il se jetait dans cette idée comme dans un canot de sauvetage au milieu du désastre. Ils avaient échappé à la tempête ; il la rejoindrait ; les narines au-dessus de l'eau, la poitrine plus puissante que tout l'océan, les bras hardis à fendre les flots, il atteindrait le rivage et la saisirait, plus heureuse et plus fraîche, dans sa joie de le retrouver, que tout l'océan surmonté. Qu'était-il

advenu d' elle ? Rien qui pût faire qu' elle ne fût fidèle. Qu' importe au véritable amour l' écume injuste de la vie ! Il ne se permettait pas d' accueillir rien de ce qui rôdait autour de son esprit. C' est

p128

une abeille, se disait-il, qui reste prise à mi-corps dans son gâteau de miel et qui attend de moi sa délivrance. Enfin un jour, environ six mois après qu' il était arrivé à Damas, le sultan le fit chercher et lui dit :
-voici que j' ai reçu des nouvelles de Qalaat. Cette fille conseille très bien son chrétien, et maintenant ils appellent des ouvriers musulmans pour aider à la réparation de leur territoire. Je prévois que d' eux-mêmes ils vont songer à une entente, et c' est alors que j' aurai besoin de toi pour leur porter mes réponses. D' ici là tiens-toi tranquille. Je pense que ces mois de fraîcheur ont apaisé ta fougue ; reprends ta bonne vie dans ta maison du Barada, car je veux que les messagers qu' ils m' enverront reconnaissent

p129

que je traite bien leur coreligionnaire. Les malheurs avaient rendu Guillaume diplomate. écumant à l' intérieur, il cacha sous un profond salut l' impatience qu' avait surexcitée ce discours, et se retira après avoir de nouveau mis tout son dévouement au service de sa hauteesse. Tout en se réinstallant dans sa première demeure avec un air d' insouciance affectée, il décidait de ne plus différer davantage. " la vie est trop courte, se disait-il. Je ne puis plus accepter que le feu de mon coeur et ma force demeurent inutiles. Oriante regarde chaque jour la route de Damas et me reproche de n' être pas encore arrivé. "

cinq jours plus tard, à la nuit, il
s' enfuyait de Damas sans être accompagné

p130

de personne, et il poussa son cheval avec
tant de hâte que, le soir même, à l' étape,
au milieu des gorges affreuses qui
ferment l' oasis à l' ouest, il rejoignait
une caravane, qui ne refusa pas de l' accueillir.
Hardiment, d' un coeur confiant, le
voici en route pour Qalaat et pour la
délivrance d' Oriante ! Chaque matin, la
caravane se met en marche, à l' heure
où les ombres et la lumière se combattent,
avant que toutes les étoiles
aient cédé au soleil, et Guillaume en
regardant le ciel s' étonne d' être insensible
et même hostile à ces splendeurs,
tandis que le feu d' un regard et l' éclair
d' un sourire, qu' il ne voit qu' en idée,
le déchirent.
Assailli tout le jour par des élans
alternés de douleur et de gratitude, il

p131

surmonte le découragement à force de
désir. Toutes ses pensées, autant de
barques qui sillonnent la mer profonde
et dont les voiles paraissent ou disparaissent
sur l' horizon ; un souffle du ciel
les balaye, et seule subsiste une mer de
douleur, éternellement mouvementée par
l' espérance. à travers les sables, il navigue,
et maudissant chaque heure de
retard il court à l' assaut du mystère.

p133

chapitre X :
quand la caravane approcha de
Qalaat, elle apprit que tous y pénétreraient
sans difficulté, car (le sultan était
bien renseigné) les chrétiens, désireux
de rétablir une prospérité qu' ils avaient
ruinée, appelaient de toutes parts des

travailleurs musulmans. Et pour le
risque d' être reconnu, Guillaume était
à peu près certain que personne, les
anciens habitants n' eussent-ils pas été
dispersés dans la tourmente, ne songerait

p134

au brillant favori de l' émir, devant
le malheureux que faisaient de lui sa
prison et ses chagrins. Une seule
difficulté subsistait, mais grave, celle-là :
comment approcher de la sarrasine et
comment l' enlever ?
Merveille de bon augure, à l' heure où
Guillaume entre dans la ville toute
transformée, des cloches chrétiennes,
qu' il n' y a jamais connues, commencent
à sonner comme pour bénir les images
touchantes et les espérances qui se
pressent en foule à son esprit. Tout un peuple
nouveau de francs et d' arabes, en
habits de fête, circule dans les rues, et
Guillaume ayant interrogé un de leurs
groupes apprend que dans deux heures
va se dérouler une procession d' actions
de grâces, pour la victoire, en l' honneur
de la vierge Marie. Les chevaliers la

p135

suiront avec les princesses converties.
Pour l' instant, dames et chevaliers
banquettent dans la forteresse.
Guillaume n' en demande pas plus et
continue sa promenade. Il s' engage dans
les jardins de l' émir, maintenant livrés
au public par des vainqueurs dédaigneux
des anciens raffinements qu' ils
ont pourtant à demi rétablis. Il passe
devant les kiosques. Il revoit tous ces
lieux qui lui donnèrent une image du
ciel. Le mystérieux bonheur enveloppé
de voiles n' est plus là pour distribuer
ses lumières sur les choses. C' est un
précieux baguier d' où le joyau a disparu.
Il va tout droit vers la partie du jardin

qu' Oriante avait remplie de ses chants,
qui fut leur domaine propre et qui lui
apparaît comme leur amour étalé. Il
crut la revoir étendue sous ces arbres

p136

avec une grâce si touchante, quand elle
occupait un étroit espace d' ombre au
bas d' une pelouse inondée de soleil, et
qu' atteint par cette joyeuse lumière un
pan de sa robe de soie incarnadine
brillait sur le vert du pré. Affaissée dans
une langueur qui ressemblait à l' innocence
et au plaisir, ses longs cils et ses
douces paupières fermés, un de ses
bras passé sous son cou, et sa main
chargée de bagues retombant sur sa
joue et dans ses cheveux, tout ce paradis
ne servait qu' à la faire valoir et semblait
un rivage autour d' un lac de divine
volupté. Et maintenant...

ce furent des minutes bien tristes
que celles où sire Guillaume, circulant
ainsi au milieu des jardins dévastés de
Qalaat, se débattit avec ses enivrements
du passé et ses inquiétudes du jour.

p137

Qalaat est un petit endroit. Le jeune
homme eut le temps de parcourir tous
les lieux où il s' était trouvé avec l' amie
du plus beau moment de son existence ;
il reprit un à un tous ses émerveillements,
ses désirs, ses plaisirs et son angoisse ;
il suivit le sentier par où Oriante
venait de son pavillon avec la gentille
Isabelle ; il s' en alla sous la forteresse
jusqu' aux rochers où se tenait le chef
chrétien qu' elle avait regardé si
étrangement, et avant que les deux heures
fussent passées, Guillaume se retrouva
au milieu des badauds, devant le palais
où sans doute Oriante, le festin terminé,
s' occupait à se parer.

Il ressentait jusqu' à l' irritation une

sèche et douloureuse impatience, dans
l'attente de celle dont le sourire seul
rendrait une âme à cette ville morte.

p138

Si elle me voit de l'une de ces fenêtres,
songeait-il, ses deux bras se tendront
vers moi, et dès le soir son ingéniosité
romanesque aura trouvé quelque moyen
pour favoriser mon escalade dans sa
chambre. Mais il souffrait sans se l'avouer
du bel ordre qui régnait dans Qalaat
et qui impliquait le consentement et la
soumission de tous.
Enfin les cloches qui redoublent annoncent
que voici le cortège. Les musiciens
débouchent de la forteresse, puis
les prêtres, les chevaliers et les femmes,
et tout s'engage sous les vergers au long
de la rivière. Au milieu des sarrasines
du harem, devenues les épouses des chrétiens,
brille d'un éclat royal la belle
Oriante, comme un aiglon à l'aile brisée
est maintenu dans une troupe plus rustique.
Qu'elle émeut son amant, quand

p139

il la revoit parée à la manière des
femmes de France ! Elle porte une robe
de soie tissée d'or, dont la traîne balaye
le sol. Sur son front brille un diadème.
La gêne légère qu'elle semble éprouver
la rend encore plus rare et plus précieuse.
Chargée de cette profusion de grâces,
de qui aurait-elle besoin ?
Une affreuse tristesse monte vers
Guillaume de cette gloire charmante
et de cette cérémonie dont il eût été
si heureux de partager avec elle le
sentiment ! Ce n'est pas par lui que s'est
faite cette transfiguration. Et rien qui
permette de croire qu'alors qu'il la
surprend à son insu elle ait aucune pensée
pour lui. Toujours enchantée de
paraître, et comme jadis enivrée de sa

jeunesse et de sa beauté, elle regarde
de tous côtés. Comment ne le distingue-t-elle

p140

pas ? Sa barbe longue, ses cheveux
emmêlés, son regard fiévreux le masquent,
mais un coeur fidèle ne devrait-il
pas pressentir et savoir ?
Dans un premier moment de désespoir,
il s' est laissé dépasser, mais bien
vite il court les rejoindre et les
accompagne, sans se rassasier de souffrir.
Il marche à leur pas au milieu de la foule
ravie. Toutes sont les mêmes et
transfigurées. Elles ont échangé leurs larges
pantalons de houris contre des robes de
dames chrétiennes et même pris une
expression de décence et de pudeur.
Elles portent, comme jadis, enroulés
au-dessus de leurs poignets, des chapelets
de boules d' ambre, qu' une croix
maintenant termine, et tiennent dans
leurs mains des missels marquetés d' or
et de bijoux. Mieux qu' autrefois elles

p141

semblent des anges ; elles le doivent à
ce cortège, à la présence des prêtres et
des chants religieux, mais il est plus aisé
de croire que les fleuves remontent vers
leur source que de supposer que ces six
mois ont diminué leur science de la vie.
Dans les jardins en ruines, au bord
de la rivière, la procession circule,
pareille à celle qu' enfant Guillaume a vue
dans son village. C' est l' animation d' une
paroisse française dans les ruines d' un
verger syrien. Quel enchantement au
bord de l' Oronte, les filles musulmanes
chantant les cantiques de la vierge !
Il les suit en se jurant qu' il reconquerra
son bonheur. Et tous arrivent ainsi sous
le cèdre où, pour la première fois, il vit
Oriente au milieu du harem. C' est là,
sur le gazon où s' étendaient ses tapis,

qu' est dressé l' autel sacré, et tout à son

p142

aise il peut la voir agenouillée dans
l' étincellement de ses voiles auprès du chef
des vainqueurs, devenu son époux.
à l' heure de la bénédiction, le prêtre
se tourne vers la foule tenant entre ses
mains l' hostie consacrée ; il l' élève, et
Guillaume prie pour l' ingrante, pour ses
propres péchés et pour que ses vœux
amoureux soient entendus au ciel.
La clochette de l' assistant a libéré
tous les auditeurs. Ils se sont relevés.
Lui, pas. C' est devant Oriante qu' il
demeure à genoux, requérant du plus
ardent de son âme qu' elle daigne le voir
et se chagrinant qu' un invisible
message ne la prévienne pas. Enfin, d' un
trait de son bel oeil, elle l' a rencontré,
et subitement, sur sa pupille agrandie
ses paupières se ferment. Elle reste ainsi
quelques secondes, immobile, aveugle,

p143

sans qu' aucun indice n' affleure à la
surface de son clair visage, et se détournant
lentement, elle prend la main de
son seigneur, le prince d' Antioche, et
la tient dans ses mains si douces, -
geste dont le rude seigneur s' étonne
avec bienveillance, -comme si elle
s' abritait, derrière un bouclier, contre
quelque danger qu' il cherche et ne voit
pas. S' est-elle évanouie ? Ou bien lui
a-t-elle murmuré une prière ? Il l' enlève
dans ses bras, comme celui qui vient
d' acheter une brebis. Il l' emporte, sans
qu' elle veuille jeter un seul regard sur
son ami.
Pensez à ce que fut la douleur de
Guillaume, quand il la vit ainsi installée
dans son monde chrétien, qu' il
avait perdu à cause d' elle, et qu' elle-même
l' en chassa ! Il demeura sur place,

p144

accablé par une stupeur farouche et
tout occupé à regarder la douleur courir
en lui. " elle le choisit devant moi ! "
il sentait physiquement cette phrase
pénétrer en lui par ses yeux, par ses
oreilles et descendre avec les ravages
d' un éclair mortel à travers tout son
être. Il s' aperçut avec dégoût qu' il eût
préféré mille fois qu' elle fût morte.
" maintenant, se dit-il, j' ai cent années
d' expérience, et je sais que les hommes
n' ont d' amour sûr que l' amour de leur
mère. Entre toutes les femmes, il n' y
a de vrai que notre mère. "

p145

chapitre XI :
c' est dans l' amour heureux que notre
âme respire. Elle s' y vient recharger
d' allégresse et de chant. Préférer quelque
autre à soi-même, s' élancer avec respect
derrière un gibier divin pour lui
faire son bonheur, lancer au ciel des
louanges et des remerciements, quelle
trêve dans nos misères, quelle brèche
dans nos brouillards, quelle révélation
peut-être sur l' après-vie !
à cette euphorie de l' amour, à cette

p146

plénitude que mettait dans son âme et
son corps la confiance d' être aimé par
celle qu' il aime, succède chez Guillaume
un vide affreux. Toute la force physique
et spirituelle que lui donnait son trésor
secret s' écoule massivement, en une
seconde, comme d' une outre crevée par
un coup de poignard. Et d' épuisement le
malheureux s' endort sur le gazon.
Agité par les rêves et le chagrin, il se
retournait fiévreusement sur cette terre
ingrate, quand sous la nuit qui

commençait il crut entendre murmurer son nom, et peu à peu, le sentiment lui revenant, il distingua une figure penchée sur lui et la douce chaleur d' une jeune bouche qui lui parlait d' une voix basse, avec une tendre amitié. Il reconnut Isabelle. Et tout de suite, s' attachant à elle avec un furieux désespoir :

p147

-pourquoi vient-elle de me renier ?
Est-il possible ? Est-ce là son accueil ?

Isabelle

elle m' envoie près de vous.

Guillaume

elle m' a fui.

Isabelle

elle a eu peur.

Guillaume

de moi ! Qu' imagine-t-elle avoir à craindre de son ami ?

Isabelle

elle a été surprise par un retour inattendu.

Guillaume

inattendu ! Mais n' était-ce donc pas pour la vie, notre amitié ?

p148

Isabelle

ma présence rapide est un gage que vous lui êtes toujours cher. Elle m' envoie à votre recherche en signe d' amitié éternelle.

Guillaume

elle t' envoie ! Sans doute qu' elle ne veut pas sacrifier une seule minute du temps qu' elle consacre au vainqueur. Depuis six mois, qu' ai-je eu d' elle ? Je l' ai attendue sur l' Oronte, à Damas. Avec quelle ardeur confiante, j' accourais ici ! Et tout à l' heure son visage d' effroi pour moi et d' amour pour cet homme ! Plût au ciel que jamais je ne fusse venu dans Qalaat, que jamais

cette voix menteuse n' eût exercé sur
moi sa puissance magique ! Elle me

p149

trompait donc, quand elle me prenait
dans ses bras pour me dire : " je
t' appellerai à mon lit de mort ou bien je
courrai au tien, et je t' adresserai de tendres
adieux. " tout cela pour qu' aujourd' hui
j' arrive et que j' éprouve l' horreur de la
gêner dans ses nouveaux plaisirs.

Isabelle

ne risque pas d' être injuste. Pourquoi
suis-je ici ? Il serait plus prudent
pour elle et pour moi que je reste dans
le palais. Mais me voici, contre toute
sagesse, qui cours à tes injures et à bien
d' autres dangers. Explique cela autrement
que par notre amitié ! Si tu savais
de quelle manière touchante...

Guillaume

je sais que je lui donnais asile avec
ivresse dans mon coeur, qu' elle s' y

p150

est blottie pour me mordre avec plus
de joyeuse sûreté et s' est glissée
rapidement loin de moi en m' abandonnant
à la pire souffrance. Et toi,
femme méchante, tais-toi qui
l' approuves dans sa prudence ! Mais non,
poursuis ton récit. Ou plutôt qu' elle
vienne me le faire elle-même, si elle
n' est pas une esclave.

Isabelle

esclave ! Peux-tu le lui reprocher ?
Tu lui en avais préparé la vie. Elle le
redeviendrait sans doute, si elle obéissait
sans précaution à tes exigences insensées.
Avec ses seuls moyens, elle a su
dépasser l' esclavage et reconquérir le
diadème que tu avais laissé tomber. Cela
ne va pas sans ménagements, ni
habileté.

p151

Guillaume

je ne puis pas supporter cette
contradiction qu' il y a dans son accueil et
dans tes paroles. J' ai trop vu qu' elle
s' accommodait d' une nouvelle vie.

Isabelle

elle n' est pas faite pour mener
une vie inférieure à celle des rois.
Est-il dans vos vœux d' amoindrir
celle que vous mettez au-dessus de
toutes les femmes ?

Guillaume

c' est un coup inattendu qui me
frappe.

Isabelle

tu pouvais bien le prévoir.

p152

Guillaume

je ne le croyais pas. Je croyais que,
quoi qu' il fût arrivé, elle avait son visage
tourné vers moi seul avec une
indomptable liberté.

Isabelle

mais qu' une fille demeurât libre au
milieu de tant de vainqueurs, c' eût été
un miracle.

Guillaume

je croyais qu' elle serait ce miracle.

Isabelle

c' eût été la seule.

Guillaume

eh bien ! Oui, la seule ! N' est-elle
pas unique ? Sa figure était d' or, d' argent,
d' azur, de jeunesse, de pudeur, de

p153

plaisir tendre et de fierté, et tout à
l' heure un flot de honteuse tristesse m' a
flétri le coeur quand je l' aperçus. Elle
m' était le paradis vivant, quelque chose
au-dessus de la terre, une musique
d' enchantement, et voici que je reçois de

son clair visage et de son regard toutes
les misères humaines. Je voudrais qu' elle
mourût, et pourtant je ne puis pas renoncer
aux lambeaux de notre bonheur.

Qu' elle périsse avec moi ou qu' ensemble
nous soyons heureux !

En parlant ainsi, il serrait dans ses
bras Isabelle et, les yeux fermés, couvrait
sa figure de baisers qu' elle repoussait
doucement, un peu épouvantée et
disant :

-n' oubliez pas que je suis Isabelle,
non Oriante.

-je l' aime et la hais, je suis trop

p154

malheureux. Si elle veut m' assassiner,
pourquoi n' est-ce pas de plaisir en
m' embrassant ?

Il disait d' elle les choses les plus
tendres, puis la couvrait de reproches
et d' imprécations, comme si elle eût
été présente. Cependant, à sentir contre
lui des formes charmantes, sa fureur
devenait douceur, plainte et plaisir,
toute son âme confusion, et ses menaces
de plus en plus lointaines finissaient en
remerciements pressants :

-sur cette prairie de mon bonheur,
dans cette ville où j' ai été deux fois
heureux, une seule m' accueille !

Isabelle, je vous remercie et vous aime.

Isabelle

nous vous aimons, toutes, d' amitié,
mais c' est avec elle seule que vous êtes

p155

lié d' un amour égal des deux parts,
d' un amour jusqu' à la mort, qui chez
vous n' empêche pas l' injustice. Vous
disiez qu' elle était un ange, maintenant
vous la traitez de démon. Vous la mettez
tantôt au-dessus d' elle et tantôt
au-dessous. C' est une femme. Elle veut
comme toutes les femmes que celui

qu' elle aime soit le plus fort. écoutez
nos avis. Elle vous remercie d' être venu.
Comme vous avez tardé ! Je ne l' ai pas
blâmée quand elle n' a pu vous rejoindre
à Damas. Voulais-tu voir, loin du ciel
de sa patrie, ton bel oiseau de paradis
piétiner chétivement dans les ruelles de
l' exil ? Et c' est moi, aujourd' hui, qui
viens de la dissuader de vous rejoindre
sur cette pelouse. Si quelqu' un se doit
perdre, que ce soit la pauvre Isabelle.
Mais Oriante viendra. Tu la prendras

p156

dans tes bras. Et me voici pour en
chercher avec toi le moyen, que nous
trouverons sûrement.

Guillaume

dois-je vous croire, toutes les deux,
aujourd' hui ! Jadis, pas une fois je n' ai
mis en doute sa parole. Je n' avais
aucune idée qu' elle pût me mentir,
puisque je ne demandais qu' à lui obéir
et que si elle m' avait prié de mourir
volontairement au lendemain de
quelqu' un de nos plaisirs, je l' aurais fait
en me sachant encore son débiteur. Ce
qui s' est passé depuis lors est trouble.
C' est possible que je comprenne mal,
car moi, je suis seul pour raisonner,
tandis que vous étiez deux pour délibérer
de moi, si toutefois vous en avez

p157

pris la peine. Je n' ai pas de confident
pour m' aider à voir clair. Et
cependant si j' ai souffert, ce n' est
pas sans raison.

Isabelle

enfin, tu lui reproches d' être vivante,
pleine de jeunesse et d' amour.
Préfèrerais-tu qu' elle fût morte ?

Guillaume

soit, je ne reproche rien au passé.
Il faut demander la mort ou bien accepter

la vie. Je veux ramasser les morceaux
de mon bonheur. Es-tu venue
pour me laisser sans espérance ? La
meilleure part de mon être refuse de croire
que deux beautés que j' aime puissent

p158

mentir, et je veux suivre, les yeux
fermés, cette confiance, fût-elle une
illusion. Que dois-je attendre exactement ?

Isabelle

écoute-moi donc, maintenant que
tu parais maître de ta raison. Et
d' abord ne reste plus à rôder, tu nous
perdrais tous. Nous avons près d' ici,
sur l' Oronte, un musulman qui est
notre obligé. Il te prendra à son
service et te logera, et nous saurons
t' y visiter.

Guillaume

elle, avec toi ! Venez toutes les
deux. Tu me permets de te dire
que tu ne me suffis pas, mais c' est

p159

également vrai qu' elle seule me ferait
trop de mal.

Isabelle

nous deux, et c' est elle qui te
dira et te prouvera son amour. Elle
viendra te voir et glisser à ton doigt
l' anneau du plaisir.

Guillaume

dame soeur, je vous aime, vous
m' avez été bonne et secourable, et ce
que j' ai de plus beau dans la mémoire,
je vous le dois. Jamais rien de ce que
vous me demanderez, je ne pourrai vous
le refuser. Et aujourd' hui encore, ma
savante, voici que vous venez de me
réconforter. Votre amitié m' est plus douce
que le ciel pur apparaissant après l' orage,

p160

quand nous naviguions de France en
Syrie.

Isabelle

il n' était pas possible que le dernier
mot d' un si grand amour fût pour
souhaiter qu' elle mourût, celle qui vous
donna sa foi.

p161

chapitre XII :

au lever du jour, sire Guillaume s' en
alla chez le pauvre musulman que lui
avait indiqué Isabelle et se mit à son
service comme un simple manoeuvre.
Il défonce le sol, il y plante des légumes
qu' il arrose avec l' eau de l' Oronte,
et cet humble jardin d' un autre, il
l' entoure soigneusement d' un mur de terre
battue. C' est à ce prix qu' il achète sa
subsistance quotidienne et le droit de
se construire la cabane où il recevra ses

p162

deux amies. Peu lui coûte cette vie
d' efforts grossiers, car il aspire à user
ses forces, à dissiper en sueurs d' esclave
ses trop douloureuses pensées. Au milieu
des pierres et des ronces, sous le
soleil implacable et dans ces travaux
qui le brisent, il songe aux plaisirs
qu' Oriante lui a donnés et qu' elle lui
renouvellera. Il guette s' il voit un
messager qui court lui annoncer la visite
des deux femmes. Alors il se baignera
dans l' Oronte, il cueillera des fleurs, et
le soir elles se glisseront toutes deux
dans sa cabane avec leur phosphorescence
de tristesse et de volupté.

Ce soir arriva. Elles apparurent dans
ce demi-désert de la rivière, toutes deux
essoufflées, et Isabelle portant un panier
à la manière des jeunes dames charitables
qui visitent les malheureux. Le

p163

premier mot, le cri du jeune homme, en saisissant de ses deux mains les poignets de la sarrasine, fut :

-maintenant je te tiens ! Quand partons-nous, tous les trois, vers Damas, vers Tripoli, n'importe où, ailleurs, loin d'ici ? Ne perdons pas notre temps à discuter le détail. Dis-moi d'une phrase claire que tu veux venir avec moi.

-me voici venue près de toi.

-prête à me suivre ?

-plût au ciel que ces gens ne fussent pas surgis ! Je jure que j'aurais voulu passer toute ma vie sous ta fidèle protection.

-ah ! Menteuse, perfide, que j'ai attendue six heures d'une nuit de désespoir sur l'Oronte et six mois pires encore dans Damas, et qui, pour mon

p164

retour, s'est jetée sous mes yeux dans les bras de son nouveau maître. C'est la fièvre et l'excès du chagrin, comme le montre sa figure ravagée, qui le font parler si durement. Mais Oriante, surmontant l'émoi de cet accueil violent, va droit à son agresseur, les yeux dans les yeux, la parole et l'âme tout en flammes :

-sans me plaindre, sur ces cailloux, sans avoir peur de la mort qui ne me serait pas épargnée, brûlée du soleil, déchirée par les ronces, j'accours, je viens me jeter par amour sur cette misérable natte, et ce sont des reproches que je trouve dans ta bouche, et, plus encore, dans ton cœur. Cependant quel crime ai-je commis ? J'ai cédé à la force, je suis entrée malgré moi dans le lit d'un nouveau maître. Faut-il me tuer

p165

pour ce crime involontaire, dont la
cause est ta propre défaite ? C' est toi
qui m' as laissée à la honte d' un partage,
comme un vil butin, et qui m' as livrée
aux orgueilleux caprices de tes compatriotes
chrétiens. C' est le sort qui a si
cruellement disposé d' Isabelle comme
de moi, mais tu n' as pas le droit de nous
reprocher ce que, toi, qui es un homme,
tu n' as pas su nous épargner.
-tu t' enveloppes habilement d' obscurité
et tu fuis loin de mes droites questions.
Réponds cependant. Pourquoi
ne m' avoir rejoint ni sur l' Oronte, ni à
Damas ?
-eh ! Le pouvais-je, ingrat ?
Ses yeux prirent un aspect noir et,
tout remplis de leurs pupilles dilatées,
transformèrent soudain sa figure
harmonieuse :

p166

" quels accents, quelle plainte exhaler
qui répondent à ma douleur ! De quoi
me plaindrai-je d' abord ? D' avoir perdu
mon ami ou d' être insultée dans mon
malheur ? ... "
mais il mit précipitamment sa main
presque violente sur cette bouche trop
charmante, pour étouffer une voix qui
voulait lui faire mal :
-ne viens pas ici pour me faire
souffrir et user de ton sortilège, mais
pour me guérir de mon amour en
l' usant. Ne parle pas de ton malheur,
quand à mon retour je vous trouve
satisfaites, épanouies dans votre
transfiguration.
-tu nous préférerais malheureuses ?
-oui, s' il ne faut pas mentir, c' est
malheureuse que j' espérais te retrouver.
Mais tu m' as renié, par déplaisir

p167

de me revoir, et j' ai vu que tu l' aimais.

-toi seul, homme injuste, j' ai aimé.
-tu as confiance en lui, tu fais
appel à son amitié.
-il a été bon... laisse, Isabelle,
il lui faut dire la vérité.
-alors le chef t' a choisie ?
-personne jamais ne me choisira.
C' est moi qui sais me faire supplier.
-le soir même, quand je t' attendais
et comptais sur la parole jurée...
-non.
-une nuit pourtant, je le sais, une
révélation me l' a dit...
-que pouvais-je ? Il était bon pour
moi. Que pouvais-je faire ? Tu n' avais
pas su me sauver. Pourquoi tes regards
me fuient-ils ? Pourquoi me regardes-tu

p168

avec cette douleur ? Tu veux me
faire mourir de chagrin. Je ne te cache
rien. Il faut voir ce qu' étaient ces jardins
pleins de cadavres, cette odeur de mort
dans la forteresse, toutes les femmes
folles du désir de vivre, suspendues à
ceux qui voulaient bien d' elles et
sollicitant avec terreur des furieux qui
pouvaient devenir des sauveurs. Tu ne sais
pas jusqu' à quel point personne ne se
possédait plus. Mais lui ne m' a pas
brusquée ; il a fait tout au monde pour
me plaire ; il a su m' émouvoir. Je te
croyais mort, j' étais tentée de mourir.
-tentée de mourir ! Que n' as-tu
alors, en fuyant avec moi, accepté de
courir cette chance de mort ou de
salut ?
-mes pieds ne m' auraient pas portée
vers la pauvreté et l' obscurité.

p169

-ils t' ont portée vers son lit.
-où donc étais-tu, toi qui parles
si durement ? Sur l' Oronte ! Eh bien !
Ce n' est pas là qu' il te fallait veiller,

mais en travers de ma chambre dorée.
Et lui, t' en souviens-tu ? C' est toi qui
m' as fait son éloge. Tu te rappelles nos
soirs sur le haut de rempart ? Tu me
disais que les chrétiens, mieux que les
arabes, honorent les femmes. Nieras-tu
que tu m' as déclaré : " ce n' est pas
mon rôle de massacrer les gens de mon
pays. " dans ce moment, j' ai compris
que tu ne pensais pas que tes intérêts
fussent confondus avec les miens. Quand
je t' avais sacrifié mon seigneur naturel,
tu me préférais tes frères de naissance.
C' est toi qui m' as infligé leur éloge ;
c' est toi qui m' as abandonnée, et
pourtant c' est toi, sache-le donc, que je

p170

cherche à retrouver en eux. Je jure
que s' ils me plaisaient si peu que ce
fût, ce serait pour quelque ressemblance.
-Isabelle, Isabelle, appelait le jeune
homme, avec épouvante et désespoir,
vous l' entendez ! Comment se fait-il
qu' il y ait en elle quelque chose de vrai
et qui passe en douceur toutes les
images d' église que je garde dans mon
esprit, et puis, soudain, par une
métamorphose que je ne m' explique pas,
alors que dans ses bras j' entends le
battement de son coeur et reçois la
chaleur de son corps, je la sens qui
pense hostilement contre moi. Je joue
avec une charmante couleuvre, innocente,
subtile, mon amie, et soudain la
tête s' aplatit, le dard apparaît, c' est
une vipère, dont il faut bien que je

p171

souhaite la mort. Ou plutôt qu' elle vive
et que moi, je cesse d' exister.
Oriante se taisait et sentait sa
puissance.
Mais Isabelle :
-ne sauriez-vous prendre un peu

de bonheur ! Rappelez-vous ce que dit
le poète : " entraînée par le blanc coursier
du jour et par la cavale noire de la
nuit, la vie galope à deux chevaux vers
le néant. " dans cette minute, sire Guillaume,
tu tiens ton amie à ta discrétion.
Elle est ici, nulle part ailleurs.
Elle t'offre ses caresses. Ne vas-tu lui
répondre que jalousie et méchanceté,
et crois-tu qu'il soit raisonnable que tu
repousses ce que tu désires au point
d'en mourir ?
Sur la pauvre natte de jonc, recouverte
de fleurs, elle jetait leurs manteaux,

p172

et Oriante attirant contre elle
son ami :
-que je sois plus glacée que la brebis
galeuse, quand privée de sa toison
elle demeure exposée à la pluie et au
froid de l'hiver, si ce n'est pas toi que
j'aime. Mais que me reproches-tu ? La
lionne peut se défendre contre les
attaques du chasseur ; elle protège les
abords de son antre contre toute une
armée de cavaliers : que peut-elle, si
les fourmis se dirigent contre sa caverne
en longues files, envahissent ses membres
et la couvrent comme d'un tapis de
haute laine ? Que pouvais-je, quand mon
ami, mon défenseur et mon frère,
m'avait abandonnée ? Mes pensées se
traînaient ici, l'aile brisée : comment
auraient-elles franchi l'espace jusqu'à
Damas ? Après avoir essayé de tournoyer

p173

dans la nue, elles retombaient au
fond de Qalaat. Ce qui naît de mon
coeur, si je suis seule ; ce qui court à
mes lèvres quand Isabelle et moi, dans
la solitude, nous causons ; mes pensées
vraies, mes paroles libres sont uniquement
pour toi. Comment pourrais-je te

rejeter ? N' es-tu pas l' artère qui nourrit
mon coeur ? Comment pourrais-je, aussi
complètement que je le voudrais, en
caresses, en paroles, en effusions d' une
joie qui ne peut tenir en place, t' exprimer
ma tendresse ? Quel vide tu m' as
laissé ! Je n' aurais pu supporter ton
absence sans Isabelle. Lumière fidèle
de ma vie ! Une fatalité nous oppresse,
c' est à nous de la surmonter. Prends-moi
dans tes bras, appuie ta joue contre
la mienne, et laisse glisser sur nos deux
visages mes cheveux dénoués.

p174

Et lui :

-Oriante, après tant de jours écoulés,
je retrouve enfin ta voix, ton regard,
et tout ce qui rayonne de toi m' enchante
et me fait mal. Combien j' ai souffert,
en revoyant notre palais, nos allées,
notre prairie, ces lieux où tu as continué,
moi parti, de subir la vie. Quelle
douleur de t' y voir joyeuse ! Est-ce un
crime de maudire tes jours, si j' en suis
absent ? Le crime n' est-il pas plutôt de
me saisir, malgré moi, des offrandes de
ta présence ?
Le charmant visage aux yeux pleins
de feu, penché sur lui, l' empêcha de
poursuivre plus avant une plainte devenue
mensongère. Et tandis que les
deux amants demandaient au plaisir
d' apaiser et de confondre leurs âmes,
Isabelle s' occupait à préparer les provisions

p175

qu' elle avait apportées dans sa
corbeille, car elle savait que le chagrin
et le bonheur n' empêchent pas deux
jeunes amants d' avoir bon appétit, au
sortir de leurs tourments et de leurs
extases.

Vainement Guillaume, quand ils
eurent repris leurs esprits, essayait-il

de revenir à l' idée de leur départ vers
Damas ou Tripoli, où leurs coeurs,
disait-il, trouveraient le repos. Oriante
sut esquiver toute réponse nette, et le
quitta en lui faisant jurer qu' il était
satisfait et qu' il ne voulait pas qu' elle
fût malheureuse de le croire malheureux.
à travers les roseaux de sa cabane,
il les regarda s' éloigner et souffrit de
leur prudence, trop justifiée, qui les
empêchait de se retourner pour lui faire

p176

aucun signe d' adieu. Il pensa même
qu' Oriante était joyeuse, soit qu' elle le
fût en effet d' avoir éprouvé sa force sur
un furieux, soit que l' harmonie et la
grâce aient toujours un air d' allégresse.

p177

chapitre XIII :
exactement Oriante s' en allait malheureuse
que son ami souffrît à cause
d' elle, mais tout de même heureuse de
cette souffrance qui lui prouvait combien
il l' aimait et qui lui donnait une
merveilleuse tranquillité de coeur, pour
se livrer aux soins de sa gloire. Bien
assurée qu' il était des deux, dans cette
période, celui qui aimait le plus, elle
pouvait penser à autre chose. Mais lui,
il éprouvait cette lourde hantise qui

p178

vient de la plus vive épaisseur du sang
et se dérobe au contrôle de la raison,
et il y joignait les tourments d' une
incessante dialectique intérieure.
Des mots qu' elle avait prononcés ou
bien évités, des regards qu' elle avait
lancés ou voilés, certains de ses silences
même, autant d' indices qu' il rapprochait
et déchiffrait avec une continuité
douloureuse. C' était comme des fragments

d' une construction dans la plaine,
comme les débris d' une grande faïence
à inscriptions ou plus vraiment, hélas !
Un alphabet de blessures. La phrase
qu' elle avait jetée à Isabelle : " il faut
tout lui dire, " n' empêchait pas que
tous les mystères subsistassent. Sur la
tête de l' ardent jeune homme régnait
l' éclatante lumière et dans son coeur le
noir soupçon. Il lui semblait que

p179

l' implacable soleil de Syrie et la volonté
d' Oriante collaboraient pour le corroder,
le dissoudre, en sorte qu' il ne restait
de son être que son amour qui lui
faisait mal.

Le soir, il voyait à quelque cent
mètres, par-dessus la rivière, la lune
bleuir les jardins du harem, et de son
coeur une longue prière montait vers
le bel oiseau transformé dont ils
demeuraient la cage. C' est par une nuit
semblable qu' il a, pour la première fois,
entendu la sarrasine épanouir son âme
en trilles harmonieux, et qu' il fut arrêté
net dans sa libre marche à travers la
vie. Parle ou tais-toi, magicienne, ton
chant continue d' agir au fond d' un
coeur empoisonné. Fréquemment, pour
quelque fête, sous les espaces pleins
d' étoiles, la cime des arbres de Qalaat

p180

balançait dans le ciel profond le reflet
des torches qui groupaient les musiciens,
et les musiques, après avoir réjoui
les vainqueurs, venaient s' achever en
vagues de tristesse sur sire Guillaume,
étendu dans les ténèbres de sa cabane.
Mais ce ciel, ces feux, cette musique le
troublaient moins que les souvenirs
enfermés dans son coeur. Il avait les
nuits d' un homme piqué par un serpent.
" quand elle lève son bras, songeait-il,

je vois au-dessus de son coude luire son anneau d'argent, mais je sais, sans l'avoir vu, qu'elle loge un aspic dans sa large manche. " jusqu'à ce que le noir sommeil daignât l'accueillir, il restait en proie à ces images ennemies et préparait les questions auxquelles il la soumettrait à sa plus proche et toujours incertaine visite.

p181

Parfois, à mesure que le charme de cette visite se dissipait, comme se dissipent un air de musique et sa douce puissance, il voyait se lever en lui un être de haine, et ce personnage nouveau, il l'accueillait avec un âpre plaisir ; il le nourrissait avec soin, parce que dans ces éclipses momentanées de sa tendresse, il reprenait de la respiration et des forces. Mais comment se fût-il maintenu dans cet exil, comment son imagination de vaincu de l'amour ne fût-elle pas revenue rôder sur la rive du bonheur ?

Il ne retrouvait son calme qu'au moment où il tenait, comme un noyé saisit la bouée de sauvetage, le corps même de son amie et se soumettait à sa voix éloquente. Cette parole, ces serments, ces indignations, cette force vitale le

p182

persuadaient, autant que duraienent les serments, les pleurs, les rires et la parole. Puis Oriante partait, et de nouveau il l'attendait des semaines entières.

Il eût voulu prendre ces semaines d'entr'acte, ces semaines mortes et les jetant par-dessus son épaule, déblayer le passage. Mais que sert ce bouillonnement du sang contre le froid écoulement des minutes ? Dans cette paralysie, tous ses soupçons et ses désirs le

dévastaient, le brisaient par leur élan
qu' il empêchait. Il désirait Oriante de
toute la multitude de ses idées claires et
de ses appétits obscurs. Il lui semblait
être un vol d' oiseaux brutalement retenus
dans un filet. Et quand soudain, après
un temps, elle apparaissait, elle
certainement et pas une autre, accompagnée

p183

d' Isabelle, sa soif, son plaisir, son
ardeur prenaient une intensité de douleur.
-tout devient clair, aisé, quand
je t' ai près de moi ; tout mon chagrin
s' embrume des subtiles particules qui
se lèvent de nos amours réunies, mais
quelle effroyable limpidité sèche, peu
après ton départ ! Donne-moi donc une
nouvelle âme, messagère des étoiles ;
la mienne est inguérissable de sa
méfiance et surtout du souvenir de ton
excellence. Fais que j' oublie ce que je
ne reçois plus. Je ne mentirai pas : toi
présente, je cesse de souffrir ; ta
chevelure de lumière, tes yeux éblouissants,
ta voix charmante me ressaisissent,
m' empêchent de me soustraire à ton
influence despotique et de creuser
librement tes fautes. Ah ! Que tu me gênes !
Sitôt qu' un souffle ride la surface tranquille

p184

et passe sur mes traits, dans mes
yeux, sitôt que mon âme se détourne
fugitivement, tu le sais : tu lis ce qui se
passe au dedans de moi, tu pressens ce
que je vais penser et tu m' empêches
que je ne veuille le dire. Comme on
tirerait sur le licol d' un animal
domestique, tu tires sur mon amour et me
remets dans le sentier d' où je voulais
m' échapper. Pendant deux heures, tu
m' obliges à être heureux, frivole,
oublieux. Mais à peine es-tu partie, je
reprends mon vagabondage de tristesse.

Nul de mes griefs n' est mort, ils
se redressent sitôt que j' échappe au feu
de ton regard et à l' harmonie de ta voix.
Sûrement quelque part, dans cette vie
d' où je suis banni, de quelle manière,
je l' ignore, avec quel sentiment, je
m' épuise à le rechercher, tu me renies

p185

tout en me gardant. " non, " dis-tu.
Ah ! Tout mon coeur sait que tu es
chargée d' intérêts et de soins que je ne
connais pas et qui te protègent, te
prémunissent contre l' obsession dont je
meurs. Entre nous le jeu n' est pas égal.
Que puis-je espérer de sûr et d' éternel ?
Pourtant je ne veux rien d' autre. Il
fallait me rejoindre sur la route de
Damas.

-laisse la question de savoir comment
nous devons agir dans la tempête,
maintenant que le bleu a réapparu
dans le ciel.

-le bleu est sur Damas, sur Tripoli,
sur l' Europe, sur le désert, sur
toute l' Asie, mais non ici. Dans tes
bras, où que ce soit, je trouverai le
bonheur, je trouverai l' univers. Mais
toi, tu préfères nos souffrances et ta

p186

chaîne à la liberté d' être tout l' un
pour l' autre.

Elle se taisait. Et la sage Isabelle :

-tous vos grands projets ne doivent
pas empêcher celui pour lequel vous
vouliez d' abord vous rejoindre, et je
ne vois pas qu' il soit raisonnable de
vous priver aujourd' hui de ce que vous
cherchez le moyen d' avoir toute votre
vie.

Mais bientôt sire Guillaume reprenait :

-je veux cesser d' être un mort.

Je rentrerai dans la vie. Je ne peux
supporter que vous soyez aux mains de

mes amis, de mes frères, sans que je leur dispute mon bien. Pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille vous rejoindre ?
-plus tard, cela sera.

p187

Et toujours ainsi, jusqu'à ce qu'Isabelle se rapprochant d'eux leur dit :
-c'est l'heure ! Il faut partir. Nous reviendrons bientôt, et la prochaine fois vous vous accorderez.

p189

chapitre XIV :
monotonie d'angoisse où alternent des surprises de douleur et de plaisir : douleur, quand il voyait des lacunes inexplicables dans les histoires claires d'Oriente, et plaisir plus profond que la mort quand elle se glissait jusqu'à son abri. Jamais un refus, parfaite envers lui. Mais ailleurs ? Il frissonnait de douleur.
L'homme blessé ne dort pas et ne laisse pas dormir. Un jour enfin, à bout

p190

de forces, il prit sa résolution et lui dit :
-tu ne veux pas quitter Qalaat.
Eh bien ! Je ne peux pas demeurer dans cet abaissement. De semaine en semaine, tu m'ajournes, quand je te demande de décider notre destin ; je n'accepte plus l'immobilité. Nous avons eu pour breuvage une eau pure.
Comment pourrais-je pour toujours m'accommoder d'un amour mélangé et trouble ? Qu'est-ce que ces plaisirs sans fidélité ? Des plaisirs où j'appelle vainement le bonheur, les plaisirs du désespoir. éclat des perles et de la jeunesse, étincellement de ta venue, j'ai peur de blasphémer de généreuses largesses,

et de paraître ingrat envers les plus belles minutes du destin. Qu'elles restent bénies ! Mais pour finir, elles m'ont jeté tout rompu dans la plus noire douleur.

p191

J'ai trop entendu ce qui se dit dans le silence du fond de votre âme et qui refuse de renier celui sur qui vous vous bornez à me donner la primauté, en gardant un opiniâtre orgueil de son amour qui m'offense.

-pourquoi êtes-vous jaloux de ce chrétien ? Vous ne l'étiez pas de mon seigneur musulman.

-je ne l'étais pas.

-pourtant j'ai dormi des années sur son cœur.

-vous ne l'aviez pas choisi, moi existant. Il était antérieur à notre premier regard et pour ainsi dire à notre naissance. Ce n'était pas une injure à notre sentiment. Il ne me volait pas mon espérance. Je suis jaloux des rêves que vous faites avec ce nouveau maître. Pour supporter toutes les douleurs qui

p192

foisonnent dans un amour et toutes les révélations que nous donne la vie sur un objet aimé, il faut mettre nos forces et nos ivresses d'amant dans une action commune qui nous semble éternelle, les échauffer et les engager indissolublement dans quelque construction qui nous importe plus que notre vie bornée ; pour qu'avec ses sombres écumes la passion ne nous corrode pas, il faut qu'elle ne stagne jamais, qu'elle soit un grand fleuve emportant nos espérances vers des rivages toujours neufs et non un étang que corrompent ses plus belles fleurs de la veille. Mais c'est avec un autre que tu jouis de cet amour constructeur. Et moi, quelle est ma

part ?

-mes caresses, ingrat.

-d' assister à travers tes caresses

p193

à votre oeuvre commune. Vous construisez
quelque chose ensemble, et moi

j' aurai le plaisir tout court, la minute

qui ne peut être éternisée. Je refuse.

Assez de ténèbres ! Vous que j' aime,

cessez de m' obliger à vous haïr. Partons,

ou je vais aller au milieu des chevaliers,

mes pairs, hardiment réclamer votre

amour tout entier.

Il attendait un consentement, qu' immobile
elle lui refusa.

Alors, après deux minutes de silence,

solennellement il jura :

-quand tu devrais mourir de male

mort, toi que je préfère mille fois à

moi-même, j' irai dans Qalaat, à visage

découvert, et honteux de t' avoir trop

longtemps cédée sans combat, je courrai

à tout risque, tous deux dussions-nous

y périr, les chances de notre destin.

p194

Que les saints nous protègent ! C' est
fini des ajournements. L' inévitable va
se précipiter.

-dieu ! Dit Isabelle.

-je le savais, dit la musulmane,

qu' il voudrait tout détruire de ce que

nous avons construit.

-je ne veux pas de constructions

faites avec des mensonges.

-insensé, tu veux que nous périssions,

nous périrons ensemble. Avec toi,

je veux mourir ou vivre, sans me

diminuer. Je ne te cacherai rien de ce que

je pense et que tu peux reconnaître,

si la vérité dans son plein soleil ne

t' aveugle pas. Je possède ici la divine

puissance qui surpasse toutes les autres,

la royauté, et c' est un bien que je ne

veux pas céder. Et c' est également vrai
que je ne peux pas vivre sans toi. Tu

p195

veux partir et que je te suive ! Mes
pieds, t' ai-je dit, ne me porteraient
pas. Mais reste, et osons donc ! J' aime
mieux des risques de reine que d' exilée
et de mendiante. J' étais au ciel de
Qalaat une grande étoile fixe et brûlante,
je ne voulus pas être une flamme
errante, une comète vagabonde, une
pierre déchue. Tu redoubles, tu exiges
que nous soyons semblables aux débris
emportés par le torrent ? Soit ! Je me
tiendrai dans le danger hardiment à
ton côté. Viens au milieu de nous,
explique comment tu as fui à Damas,
et que tu veux reprendre ta place parmi
les chrétiens. Les musulmanes se tairont ;
je serai ta répondante, et souhaitons
qu' une circonstance te hausse et
me libère. Quant à moi, sache mon
dernier mot, je ne puis ni te sacrifier, ni

p196

renoncer aux jardins de l' Oronte où je
suis née pour être reine.
-nous courrons toutes nos chances
de vie céleste, et du moins je serai sorti
de cette solitude infernale.
-essayons donc cette folie, dit la
sage Isabelle avec un sombre pressentiment,
puisque aussi bien il est écrit :
" tandis que le sage reste sur la rive
cherchant un gué, le fou aux pieds nus
a traversé l' eau. "
sans plus tarder, Oriante commença
une savante intrigue. Sur ses indications,
Guillaume changea de maître.
Il alla chez un musulman auquel il dit
qu' il arrivait tout droit de Damas et
chez qui la sarrasine ne le rejoignit
jamais. Elle y envoya l' évêque d' Antioche,
un saint prélat qui comptait

p197

sur elle en beaucoup de choses, pour
diriger l' esprit du prince d' Antioche,
et à qui elle s' était confiée sous le sceau
d' une prudente confession. Sire Guillaume
dit à ce vénérable messenger :

-je jure que j' ai été troublé par
des prestiges. Au reste, j' étais venu dans
Qalaat par ordre de mon seigneur de
Tripoli, comme diplomate et garant de
la paix, et jamais je n' ai combattu mes
coreligionnaires ni desservi mon suzerain.
Maintenant je voudrais revenir au
milieu de mes pairs et mettre à leur
service ma connaissance de la langue
sarrasine.

Le saint homme vit l' utilité d' un
jeune chevalier qui connaissait profondément
la langue et les moeurs des païens,
et décida de le servir.

Et déjà sire Guillaume est plus heureux.

p198

Voici des jours et des nuits qu' il
se traîne dans des sapes obscures où le
sable perpétuellement détaché des parois
le submerge : quand il aperçoit un
rais de lumière, comment n' y marcherait-il
pas instinctivement, animalelement,
dût-il dans ce plein air trouver
un pire péril ! Si c' est le dénouement
par la mort, eh bien ! Vive la mort et
son repos béni !

p199

chapitre XV :
que connut exactement l' évêque des
aventures de sire Guillaume et de la
belle Oriante, on l' ignore, mais c' est
un fait qu' il entreprit de mettre sa
haute puissance au service de ces
deux amants. Avec tout ce qui s' élance
vers le ciel et fournit de la jeunesse,

du feu, de la force, le vénérable prélat
veut construire la chrétienté de Syrie.
Quel abîme entre le chaos présent, que
règle seule la chance des batailles, et le

p200

royaume qu' il rêve de réconcilier à la
gloire du Christ ! Il aime ces dames
sarrasines qui viennent de se convertir
et qui peuvent enfanter une nation
nouvelle, il aime ce soldat retrouvé, si
plein d' expérience, et il a bon courage,
avec ces matériaux précieux, de jeter
le pont sur l' obstacle.

Un jour, au sortir de la messe, sur
le parvis de l' ancienne mosquée, devenue
l' église, il s' approcha du prince
d' Antioche, en tenant sire Guillaume
par la main, et lui dit :

-seigneur, j' ai par bonne aventure
entendu en confession ce chevalier que
voici et qu' à son humble vêtement j' ai
d' abord pris pour un musulman. Il m' a
dit une merveilleuse histoire que, s' il
vous plaît d' ouïr, je vous répéterai.
C' est un chevalier charmé. Il a reçu un

p201

enchantement, qu' il ne s' explique pas
lui-même, dans vos jardins de l' Oronte,
un jour de jadis qu' il était venu à Qalaat
en mission de son suzerain le comte de
Tripoli, et depuis lors il dépérit s' il s' en
éloigne. à son grand dam, quand vous
assiégiez la ville, il l' a quittée pour ne
pas verser de sang chrétien ; il a erré,
comme un égaré, à l' aventure, et
maintenant il revient dans ces lieux de sa
fascination, en demandant au vrai Dieu
de venir à son aide. C' est un mal de
l' âme, dont il faut que nous l' aidions
à se guérir, et l' un et l' autre nous vous
demandons que vous l' acceptiez dans
votre familiarité, pour qu' il ait son
apaisement, en même temps qu' il sera l' un

de vos fidèles.
Et quand le prince eut entendu cette
requête, comme un sage monarque, il

p202

s' éloigna de quelques pas et appela
plusieurs seigneurs de bon conseil, qui
sortaient, eux aussi, de la messe. Leur
entretien fut court, et revenant à sire
Guillaume il lui dit publiquement :
-messire Guillaume, pour l' honneur
et l' amour du saint prélat qui vous
accompagne, et en considération des
services que votre connaissance des
langues sarrasines nous réserve, nous
vous accordons votre requête, en priant
Dieu que votre charme vous soit allégé,
et nous vous demandons de venir dès
aujourd' hui souper avec nous. Ainsi
donnerez-vous plaisir à nos dames qui
savent surtout le langage sarrasinois.
De cette gracieuse réponse l' évêque
et Guillaume remercièrent le prince, et
Guillaume toucha la main de tous ces
chevaliers, parmi lesquels plusieurs

p203

connaissaient ses amis et sa parenté. Puis
l' évêque le conduisit au logement que
d' accord avec la musulmane il lui avait
préparé, où l' attendaient les vêtements
qui convenaient à son rang retrouvé.

p205

chapitre XVI :
le soir, à l' heure du souper, sire
Guillaume se rendit à la forteresse et fut
introduit dans la grande salle du jet
d' eau, celle-là même où les femmes du
sérail étaient venues l' écouter, jadis,
quand il y mangeait en tête à tête avec
l' émir et qu' il lui contait, d' un si naïf
enthousiasme, les amours de Tristan et
d' Iseult. Journée charmante, sans

amertume, souvenir antérieur au temps qui
lui a fané le coeur ! Quand il eut salué

p206

le prince, il alla s' incliner devant Oriante
et toutes les dames sarrasines, qui lui
firent leurs révérences cérémonieuses,
en cachant l' émotion qu' elles avaient
de son retour. Elles ne marquèrent pas
qu' elles le connussent, car plus que
jamais elles obéissaient à Oriante, dont
l' intelligence avait assuré leur salut, et
se groupaient autour d' elle plus
étroitement que ne fait une compagnie de
perdrix épouvantées par les chasseurs.
Le repas servi à la mode franque fut
présidé par le prince et par Oriante, qui
avait à sa droite l' évêque. Toutes les
jeunes femmes étaient mêlées aux convives,
non plus couchées sur des coussins,
mais assises autour de la table. Sire
Guillaume occupait un bas bout. C' est bien
douloureux pour lui de rentrer ainsi dans
la vie ayant tout à reconquérir.

p207

Le prince d' Antioche, l' évêque et les
chevaliers causèrent paisiblement et
fortement du grand projet qu' ils
poursuivaient ensemble d' organiser une
cité mi-syrienne, mi-franque, dont l' âme
serait chrétienne. Oriante comprenait et
flattait ces ambitions avec une prodigieuse
habileté. Au-dessus de tous brillait
son génie de fantaisie et de libre
grâce ; cependant, elle se montrait
parfaitement simple et bonne envers
chacun de ces chevaliers, qu' elle traitait
en vieux amis. Quand elle parlait, fût-ce
au plus humble, c' était toujours en
riant, et ses doux propos faisaient du
bien ; aussi leurs regards s' attachaient
avec admiration sur son visage fier et
mobile, et chacun d' eux, en voyant tant
de bonté unie à tant de beauté, croyait

à un séraphin descendu du ciel.

p208

Cette popularité encore, quel chagrin pour sire Guillaume ! Il n' a pas de reproche à faire à cette rare merveille. A-t-il su lui assurer la sécurité et le pouvoir ? Plus simplement, peut-il empêcher que le jeune cheval ne coure, les naseaux fumants, dans la prairie ouverte ? Est-ce à celui qui est assis au bas de la table de prétendre à l' amour avoué de la reine, et ne lui fait-elle pas un magnifique cadeau si elle l' accueille secrètement dans son coeur ? Il se raisonne, mais il ne peut accepter sans un amer chagrin la vue de tous ces intérêts qu' elle a en commun avec son nouveau maître et qui produisent une paisible abondance de fleurs et de fruits, pareils à ceux qu' il eût voulu cueillir avec elle.

Après le repas, quand les tables furent

p209

ôtées, les ménétriers sonnèrent pour danser. Oriante dansa avec plusieurs chevaliers sans s' occuper de Guillaume, parce qu' elle voulait rendre impossible tout soupçon. Puis les danses furent coupées de chansons, de récitations amoureuses ou joyeuses, et là encore, de bien loin, personne ne l' égala. Elle dit tous les poèmes que sire Guillaume avait le plus aimés. Et ce court moment déroula devant lui d' interminables souvenirs, accumula dans son âme une vie de douleur. Cherche-t-elle à l' émouvoir ou simplement recourt-elle à ce qui peut le mieux porter sur son auditoire ? Aux yeux du jeune homme, c' est une impiété et une trahison. Des phrases qui jadis voltigeaient si doucement d' arbre en arbre dans le verger, des paroles caressantes et familières comme des

p210

colombes sont devenues un tournoiement de corbeaux sur le cadavre de leur bonheur. Et quand elle module les plaintes sans paroles dont elle fait suivre chaque strophe, il y a des notes qui, à chaque fois qu' elle les touche, glacent le coeur d' angoisse. Guillaume admire comme un chef-d' oeuvre cette souplesse de sa maîtresse, mais il se sent plus abandonné que dans ses matins de Damas, ou dans ses nuits de la cabane sur l' Oronte.

Après s' être associé aux félicitations de tous les auditeurs, il dit au prince d' Antioche :

-je me souviens de quelques airs fameux, qui m' ont frappé dans mes voyages, et je voudrais voir si cette perfection les chante aussi bien que d' autres chanteurs que j' ai entendus

p211

à Damas. Voulez-vous me permettre de les lui demander ?

Le prince y acquiesça, et sire Guillaume dit en arabe à la sarrasine :

-connaissez-vous la chanson qui débute ainsi : " la puissance de mon amante à dissimuler me glace " ?

Elle se tourna vers son seigneur, et attendit que d' un signe il lui permît d' obéir au voeu de leur hôte.

Elle resta un peu plus longtemps que de coutume les yeux baissés, à se dire à elle-même le poème pour bien s' assurer des mots et du rythme, puis immédiatement avant de commencer, elle leva ses paupières sur Guillaume, et il en sortit une douce lumière si vive qu' il reconnut sur ce visage, ainsi éclairé d' un reflet de l' âme, l' expression de l' étonnement le plus douloureux et le plus tendre.

p212

Elle chanta :

" l' injuste amant s' est écrié : la
puissance qu' a mon amante de dissimuler
me glace. Mais l' amante qu' il ose blesser
lui répond avec justesse : si c' est
dissimulation, remercie Dieu qui m' en fit
capable, car mon prince gît dans la
mort et toi, dans l' abaissement, et je
ne puis même pas abriter sous un voile
mon visage.

" les pensées qui remplissent mon
coeur, tu me reproches que je les
contienne, mais voudrais-tu qu' il les
entendît frissonner, ces pensées qui te
nomment et qui nous condamneraient,
l' étranger qui, sur mon coeur de
captive, infortunée que je suis, chaque
nuit, pose sa tête ? "

ce dernier trait bouleversa le jeune
homme. Il dit en se contraignant qu' aucune

p213

chanteuse de par le monde n' approchait
d' une telle perfection, et puis
en arabe, pour elle seule, il ajouta que
maintenant il ne pouvait plus entendre
qu' un chant de mort.

Elle lui répondit :

" les amants veulent mourir ensemble,
mais sous les dalles de leurs
tombes jumelles, l' amant verra-t-il le
sourire, le doux visage de l' amante ?
" je suis vivante, et dans mon coeur
je garde pour me réchauffer vos sentiments
qui sont ma gloire et mon plaisir.
Que ferais-je dans la tombe de cet
orgueil que je vous dois, de ma beauté
qui vous est chère et de ce mortel
sacrifice où, faible que je suis, je vous
vois consentir ?

" si mon amant exige que je meure,
qu' il retire d' abord de mon coeur son

p214

coeur, puisque avant son amour je n' étais
qu' une morte. "
en achevant de chanter elle eut pour
sire Guillaume un regard où elle lui
transmit d' âme à âme son secret : la
courageuse volonté de vivre en acceptant
les conditions de la vie. L' amitié
qu' elle lui gardait demeurait ferme sous
la vague mobile, mais elle accueillait
toute la vaste mer. Et lui, son visage
altéré, son coeur défaillant, tout son
être détruit par cette beauté éblouissante
dont il réprouvait la plasticité
diabolique, il songeait : " ce n' est pas
elle que j' aime, mais une autre, sa
supérieure, dont sa présence donne une idée
et que je veux aller chercher par delà
la mort. "
et tout en mâchant sa douleur il
affectait de garder une attitude insouciant

p215

et amusée. Mais Isabelle la savante
vit le mensonge de cette gaieté
et que sa lèvre tremblait de rage ;
elle distingua aussi que, dans sa
brillante auréole de lumière et de
musique, la sarrasine était bien
malheureuse ; alors elle s' approcha
du prince et lui dit :
-messire, ne croyez-vous pas que
ma dame Oriante a assez dansé et
chanté, car je sais qu' elle est lasse
ce soir ? Vous feriez bien de l' appeler
et de l' engager à s' asseoir avec nous et
ce chevalier revenu, qui parle si bien
notre langue, afin qu' il nous aide à
savoir la belle langue des chrétiens.
Avec empressement, le prince appela
la sarrasine et lui dit :
-nous voulons que vous vous reposiez.

p216

Puis à trois autres dames, dont la

savante :

-asseyez-vous toutes.

Et sire Guillaume se trouvant auprès
de la sarrasine prit un visage bien
paisible et souriant, malgré qu' il en eût,
et se servit d' une ruse (tant la souffrance
l' avait rendu différent du jeune chevalier
candide qu' il était jadis). Il sut
de sa voix la plus naturelle lui dire :

-tu es un combattant, toi aussi,
mais tu as mené la bataille mieux que
les défenseurs de Qalaat. Tu commandes
à tous ici, et de notre défaite tu es
sortie victorieuse.

-c' est, dit-elle, que les femmes et
les hommes ont des rôles différents dans
la guerre et agissent, ceux-ci par force
et celles-là par la ruse. Nous autres,
nous n' avons qu' une ressource, c' est de

p217

plaire, et notre honneur, c' est de ne pas
nous dégrader par l' indignité de ceux
à qui nous décidons de plaire. Je serais
morte sûrement si l' on m' avait attribuée
à un soldat, ou bien j' aurais su
l' enfiévrer au point qu' il serait devenu
digne de régner. Mais je devais choisir le
plus haut.

-choisir ! Dit-il d' un accent si
douloureux qu' elle comprit sa faute et
s' en irrita.

-pourquoi me regardes-tu avec
cette fureur ? Pourquoi fixes-tu ton
esprit sur le secondaire, quand tu
possèdes la meilleure part ? Pourquoi me
reproches-tu celui que je subis, quand
seul je t' appelle ? ... il ne me croit plus,
dit-elle avec désespoir à Isabelle que
leur débat épouvantait et qui cherchait
à s' interposer. Il va me détester à cause

p218

d' une idée qu' il se fait... écoute, par
toi seul j' ai connu le plaisir, mais me

blâmes-tu de me servir de ma raison ?
Me commandes-tu de perdre l' usage de
la raison ? Que dois-je faire ?
-me montrer franchement ton
coeur, dit-il avec désespoir.
à cette minute, le prince s' approcha :
-messire Guillaume, vous admirez
dame Oriante, mais bien peu savent
tout ce que nous lui devons : c' est elle
qui nous a guidés dans la forteresse et
qui nous en a assuré les trésors.
Quel début, quelle annonce, tels qu' il
ne servirait de rien d' obtenir que le
narrateur s' en tînt là ! Ce sont des mots
pour ruiner à jamais la confiance. Rien
ne peut plus empêcher le malheur. Qui
n' a pas éprouvé la stupeur de recueillir,
sans oser faire un geste qui trahît son

p219

désespoir, une nouvelle formulée dans
les termes les plus insipides et qui va
pour toujours se développer en nous et
nous transformer ? Qui n' a pas entendu,
en se demandant s' il rêve, une parole
glisser au fond de son être et tout y
dénaturer, comme une fiole de poison
versée dans la fontaine ?
-un jour, à la fin du siège, dans
le temps qu' il y eut la grande soif chez
les défenseurs, je reçus un billet en
langue arabe me disant : " ce n' est plus
qu' une affaire d' heures, la forteresse
est à votre merci. Quand vous y serez
entré, courez en hâte à la chambre du
trésor, au sérail, dans le donjon.
Frappez à sa porte de fer douze coups,
divisés en deux groupes de six. Une femme
y sera enfermée, celle qui, dans l' ombre,
l' autre soir, vous a salué et appelé de

p220

son écharpe. Elle vous ouvrira et vous
remettra, à vous seul, chevalier du
Christ, sa vie et les richesses de Qalaat. "

ainsi ai-je fait, et les douze coups
frappés, la porte aussitôt ouverte, cette
femme-ci m' est apparue, debout et
s' appuyant aux coffres étincelants. Sous
le diadème, sa figure pâle respirait
l' égarement d' une prophétesse, mais
surmontant sa terreur par sa confiance
dans sa beauté : " voici, m' a-t-elle dit,
les trésors de Qalaat. Les vaincus
voulaient les enlever et m' entraîner avec
eux. Je suis restée pour vous les offrir,
parce que la fille des reines et des rois
n' admet pas de vivre ou de mourir hors
de son palais, et croit à votre magnanimité. "
sa voix, son regard, tout son
corps étaient plus frémissants que les
flammes irrésistibles qui commençaient

p221

d' embraser de toutes parts la ville prise,
et que je fis éteindre. Saisi d' amour pour
cette audacieuse, j' ai pensé qu' il me
restait à conquérir en elle le fruit royal
de ma victoire.

-je n' ai plus qu' à mourir, dit sire
Guillaume à Oriante, qui trop fière pour
chercher aucune justification gardait
un visage d' un calme effrayant. Qu' ils
soient maudits, les souvenirs que nous
avons en commun ! Plût au ciel que vous
n' eussiez jamais existé ! Mon âme fuit
avec horreur ce lieu irrespirable. Je
sais à quelle déraison je vais me livrer,
mais la déraison en moi est plus forte
que la raison. Entrons hardiment dans
cette carrière de douleur !

Et s' il ne saisit pas son amie par la
main, pour l' entraîner avec lui dans
l' abîme, ce fut moins par un reste

p222

d' amour que par haine, ne voulant plus
qu' ils eussent rien en commun et
préférant la solitude à ce mauvais
compagnonnage dans la mort.

-fille au sang de vipère ! Lui dit-il
à mi-voix en arabe.
Et tout haut, en s' adressant aux
chevaliers francs qui remplissaient la salle :
-ainsi, messires, votre belle conquête
fut le fait d' une félonie, et le fruit
d' un accord de votre lâcheté avec la
trahison d' une femme païenne.
à peine a-t-il dit que déjà un des
convives, de toutes ses forces, lui a lancé
une lourde coupe qui le frappe au front
et le renverse sanglant. Et plusieurs de
le frapper ! ... mais en même temps,
Oriante s' est jetée à la poitrine du
blasphémateur. Elle s' y est jetée vraiment
comme un jeune tigre, poitrine contre

p223

poitrine. Qu' elle veuille le déchirer ou
bien le préserver, elle est trempée du
sang qui jaillit du front ouvert ; elle
s' écroule avec lui sur le sol, et gêne
par tant de zèle la première fureur de la
meute féroce. C' est en vain que le jeune
homme, dans les convulsions de la colère
et de la souffrance, se débat contre ses
ennemis et peut-être contre cette femme
dont l' amour funeste l' a perdu ; il est
serré comme par les anneaux d' un
serpent par tout le corps de sa maîtresse :
elle le protège avec ardeur et le couvre
de paroles brûlantes, indistinctes pour
tous, hors pour lui :
-si vous mourez, dit-elle, que ce
soit avec la certitude de mon amour.
Il repousse avec horreur cette caresse
de la trahison et du désespoir. Cependant
toutes les femmes, comme un

p224

essaim d' abeilles affolées, tournoient
dans la salle. Elles craignent que le
premier massacre ne recommence et
que tant de sacrifices n' aient été
inutiles. Seuls Isabelle et le vénérable

évêque gardent leur raison au milieu
de cette émeute brutale, où la seule
chance de salut pour Guillaume est
dans l' acharnement de ces hommes, si
empressés à le frapper qu' ils s' en
empêchent les uns les autres. Avec quelle
peine enfin l' évêque arrive à faire
entendre ses paroles de modération ! Il
obtient que le coupable, déjà demi-mort,
sera livré aux hommes d' armes, pour
qu' ils en fassent bonne garde jusqu' à
l' heure de le juger.

p225

chapitre XVII :

les hommes d' armes emportent sire
Guillaume et, nulle prison n' étant prête,
le jettent dans une écurie. Ils le
suspendent par les mains au plus haut
du râtelier, de telle manière que ses
pieds ne touchent pas terre et que tout
son corps tire cruellement sur ses bras.
Puis ils s' en vont, sans même prendre
soin de fermer les portes, car il se
mourait.
à peine sont-ils partis qu' Oriante et

p226

Isabelle qui les avaient suivis se glissent
dans l' écurie. Elles y apportent leur
pitié, des larmes et une ardente activité.
Elles voudraient dénouer ou couper la
corde qui suspend leur ami, mais elles
n' y parviennent pas et se font reconnaître
de lui sans parvenir à le secourir.
Oriante le serrant de ses deux bras à la
ceinture essaye de le soulever. Vains
efforts ! Alors Isabelle, se courbant
contre terre, presse le malheureux de
poser ses pieds sur son dos pour se
procurer quelque soulagement.
-ange de la mort ! Lui dit-il avec
amour en se ranimant, et c' est elle
seule qu' il veut voir.
Mais Oriante n' accepte pas qu' un

brouillard, fût-il d'agonie, s'interpose
entre aucune âme et son âme de feu
et la rejette au second plan. à la fois

p227

tendre et impérieuse, son jeune visage
appuyé contre le coeur de son amant,
elle le somme de lui répondre :
-vas-tu mourir en me haïssant ?
-en souffrant par toi, oui certes.
-dis-moi comment j'aurais pu
t'éviter cette souffrance ?
-il fallait ne pas me trahir.
Ah ! Peu importe à Oriante la majesté
de la mort ! De cette majesté même elle
n'accepte pas les leçons.
-te trahir ! Dit-elle, et toi, comment
nommes-tu ton refus, inavoué
mais certain, de défendre Qalaat contre
tes coreligionnaires chrétiens ? Tu nous
avais engagés dans une résistance
purement passive, où tu ne voyais, à part
toi, aucun espoir sérieux de succès.
Pourquoi ? Ah ! Je te comprends. Tu ne
pouvais pas frapper tes frères chrétiens.

p228

Mais à ton tour comprends ma nature !
Comprends qu' Oriante n' est pas née
pour admettre qu' il y ait des vainqueurs
qu' elle renonce à s' assujettir.
Je ne pouvais pas me résigner à être
comme une morte. Il faut connaître ce
que sont les femmes, ou du moins leurs
reines. Tu peux me demander de ne
plus vivre ; c' est peut-être le devoir
d' une femme de mourir avec celui qu' elle
aime, mais, tant que je respire, il m' est
impossible de ne pas obéir à la force
royale qu' il y a en moi.
-c' est cette force royale que j' aimais
en toi, et c' est d' elle que j' ai
souffert et que je meurs. N' espère pas que
je n' aie pas déchiffré à la longue tes
paroles rusées, ton visage trompeur et

quelque chose d' âpre et de calculé sous
tant de rêves exaltés et tendres. Nul

p229

ne peut passer à la portée de ton regard
ou de ton imagination, plus étincelante
encore, que tu ne veuilles te l' assujettir.
Que de fois, lumière de ma vie, tu
m' as déplu sans que je cesse de
t' admirer et de t' adorer ! Personne ne
pouvait empêcher que je ne fusse à ta
discretion dès l' instant que je te connus.
" à la vie, à la mort ! " entendis-je alors
mon coeur murmurer. Adieu, visage
chéri, et qu' elle soit bénie, celle, plus
douce que toi, dont tu m' as donné le
secours. Puissiez-vous avoir, l' une et
l' autre, autant de joies que tu m' as vu
de peines !

-injuste ami, sache donc, si je
t' ai fait souffrir, que je t' aimais dans
chacune de mes respirations, dans mes
repas, dans mon sommeil, à toutes les
minutes les plus humbles de ma vie,

p230

aux plus méchantes, si tu crois qu' il en
fût ; et quand je ne pouvais être ton
bonheur, j' ai voulu être ton tourment,
plutôt qu' absente de tes heures. Mais
je ne pouvais pas consentir à désertier
le premier rang.

-adieu, dit-il, voici le moment que
nous avons toujours prévu et tel à peu
près que je l' appelais, puisque ton
amitié m' assiste. Merci de la coupe de vin
que tu m' as donnée, le premier soir de
ton chant. Depuis je n' ai plus cessé
d' être ivre de bonheur et de malheur.
Au seuil des ténèbres, je songe qu' entre
toutes les femmes d' Asie la plus précieuse
fut mon amie. Par toi j' ai connu
tout l' éclat de la jeunesse, de la douleur
et de la joie. Adieu, beauté du monde
et raison de ma vie !

Elle l' écoutait, le serrait dans ses

p231

bras, le baisait au coeur et chantait
d' une voix pressée des serments
éternels d' amour :

-prends ton repos en pleine confiance.

C' est toi que j' attendais au jardin
de l' Oronte, avant ta venue, et que
j' ai reconnu ; toi que j' ai compris ne
pouvoir pas écarter quand pour notre
malheur, sois béni, tu réapparus, mon
amour ; toi qui viens follement de nous
perdre et que jusqu' à ma mort, si je
dois te survivre, je conserverai dans
mon coeur.

-mourir et toi survivre ! Suivez-moi
toutes deux. Nous revivrons nos
meilleures minutes dans une fixité
éternelle. Ma bien-aimée, sortons ensemble
de tout cela, et viens partager mon
repos resserré.

Ainsi échangent-ils en paroles caressantes

p232

et tragiques les secrets de l' amour
et de la mort... cependant ils ne sont plus
seuls. à la porte quelqu' un les écoute...
l' évêque n' a pu rester dans la salle
du festin. Du premier jour qu' il a vu
sire Guillaume, il a compati à ce jeune
homme dont il comprend qu' on lui doit
pour une bonne part les âmes de ces
sarrasines, et qu' il fut auprès d' elles
un avant-courrier de la grâce. Tout à
l' heure il a laissé les chevaliers à leurs
beuveries ; par les couloirs obscurs il
s' est fait conduire jusqu' au cachot
improvisé du malheureux, et maintenant,
la main sur la lourde porte à demi
ouverte, il écoute ces chuchotements,
ces plaintes, ces délires qui relient le
ciel à la terre. Il entend ces suprêmes
paroles de sire Guillaume à sa maîtresse :

p233

-je désire que ce soit Isabelle qui
me tienne la main et me ferme les yeux.
Votre image demeurera sous mes paupières
baissées, mais j' ai confiance
qu' Isabelle m' assistera plus sûrement
que vous qui n' êtes pas née pour vous
détourner, fût-ce une seconde, de votre
personne. Cependant, je voudrais entendre
jusqu' à la fin votre voix ; non
pas vos pensées, qui sont mélangées,
mais votre voix toute pleine du ciel où
je désire aller... ce n' est pas vous que
j' aime, et même en vous, je hais bien
des choses, mais vous m' avez donné
sur terre l' idée du ciel, et j' aime cet
ange invisible, pareil à vous, mais parfait,
qui se tient au côté de votre humanité
imparfaite... adieu, meilleure que
moi qui vous juge si durement et vous
aime ; adieu, je vais m' agréger, dans

p234

l' étoile d' où vous venez, à l' éternelle
perfection dont vous êtes une émanation...
et toi, ma chère Isabelle, merci !
Le vénérable évêque ne contient pas
son émotion plus longtemps. Il se hâte
de retourner à la salle des fêtes. Il y
raconte aux chevaliers comment ces
deux païennes aident ce rebelle à bien
mourir et déjà lui ont entr' ouvert le
ciel. Tous suivent le vieillard. Des
porteurs de torches les encadrent et les
accompagnent. Ils pénètrent en masse
dans la pauvre écurie. Quel spectacle !
Ce jeune homme qui meurt, ces jeunes
femmes qui l' assistent, ces visages
délicats tourmentés par la fièvre, ces
robes magnifiques déchirées et souillées de
sang, Isabelle courbée contre terre qui
s' épuise comme une sainte et comme
une bête à soulever ce corps expiré,

p235

Oriante qui le presse dans ses bras, ce cadavre, ces deux beautés émouvantes comme l' amour et la compassion, tout révélait une crise, un éclatement, le plus haut point d' une tragédie à triple secret. Et ces hommes qui, la minute d' avant, haïssaient ce jeune guerrier et qui viennent de trouver leur plaisir à le frapper jusqu' à la mort, quand ils lui voient ces deux consolatrices, s' émerveillent : ils entourent d' une sorte de respect religieux cette brillante énigme poétique dont ils ne possèdent pas la clé.

Leurs pensées s' en allaient plus loin qu' ils n' éprouvaient le besoin de le dire, au moins à leur suzerain. Mais Oriante s' adresse à celui-ci, à l' évêque et à tous les chevaliers :
-que n' aurais-je pas fait pour garder

p236

sire Guillaume à notre oeuvre ! Vous vous êtes privés, messires, bien injustement, d' un frère, plus malheureux que coupable.
Et l' évêque :
-il ne faut pas détester les morts ni les pleurer avec excès, mais il convient de construire sur leurs tombeaux. Que celui de sire Guillaume nous rappelle ses fautes, ses misères et son repentir !
Dame Oriante, vous obéissiez à une juste gratitude et à un instinct divin, en cherchant à ramener à la foi celui par qui vous l' aviez d' abord reçue. Près d' ici, dans un monastère élevé par nos soins à tous, nous ensevelirons sire Guillaume, et c' est vous, nobles dames converties, qui aurez la garde de ses restes. Vous-même, Oriante, après votre mort, vous y trouverez votre repos, et

p237

l' on déposera sur votre tombe l' offrande
de tout un peuple enfin pleinement
converti.

Il fait un geste, et tous s' agenouillent
sur la paille de la pauvre écurie. Il
bénit le corps en récitant les prières
chrétiennes, que répètent tous les
assistants. Puis avec les chevaliers il se
retire, pour que les femmes puissent
entonner les lamentations accoutumées, et
c' est Isabelle qui, s' avançant d' un pas
dans le cercle funèbre, les ouvre par ce
gémissement du poète :

" quand tu auras reçu les hommages
du monde toute ta vie, ou que tu auras
reposé avec ta bien-aimée toute ta vie,
comme ton heure sonnera enfin, il te
faudra partir, et ce sera un rêve que tu
auras fait toute ta vie. Alors que tu
aies été un amant sincère ou une autre

p238

Sémiramis, deux ou trois jours s' étant
écoulés, il ne restera plus de toi qu' un
conte. Eh bien ! Tâche que ce soit un
beau conte à conter dans les jardins de
l' Oronte. "

p239

le conteur se tut. On n' entendait
plus que le ruissellement des grandes
roues hydrauliques, qui n' avaient pas
cessé en puisant l' eau du fleuve de faire
à son récit, dans cette nuit claire d' Asie,
une orchestration de plainte, de pleurs
et d' extravagance. Nous restâmes quelques
minutes encore à écouter cette
musique qui flotte depuis des siècles
sans arrêt sur Hamah. Son plain-chant,
aussi bien que la magie de ce soir

p240

syrien, demeure mêlé étroitement au
récit que je viens d' essayer de retracer.

Comment exprimer les prestiges de ce poème d'opéra sur un fond de gémissement éternel ?

-allons, me dit l'irlandais, en regardant sa montre, voici deux heures du matin, il est temps d'aller dormir.

Il logeait à la gare du chemin de fer dans une chambre que la compagnie tient à la disposition des voyageurs recommandés, et moi j'allais retrouver, sur une voie de garage, le wagon qui m'avait amené. Nous fîmes route ensemble, assaillis de fois à autre par les aboiements de grands chiens que nous dérangions, et continuant à remuer ces images d'amour et de souffrance.

-ah ! J'oubliais, me dit mon compagnon au moment de nous séparer,

p241

j'oubliais de vous signaler ce qu'à sa dernière page le rédacteur du manuscrit raconte, qu'enfant il a connu la belle Oriante, devenue l'abbesse suzeraine du monastère de Qalaat-El-Abidin, et qu'il tient son récit de son aïeule, Isabelle la savante, étant issu lui-même, à la troisième génération, d'un mariage qu'elle fit, peu après la mort tragique de Guillaume, avec un des chevaliers du prince d'Antioche.
Charmes, juillet-octobre 1921.

Súmese como [voluntario](#) o [donante](#) , para promover el crecimiento y la difusión de la [Biblioteca Virtual Universal](#).

Si se advierte algún tipo de error, o desea realizar alguna sugerencia le solicitamos visite el siguiente [enlace](#).



editorial del cardo